



Observatoire Français des Drogues et des Toxicomanies

**HÉROÏNE et COCAÏNE de BARCELONE à PERPIGNAN :  
DES ÉCONOMIES SOUTERRAINES ETHNIQUES DE  
SURVIE A LA GÉNÉRALISATION DES TRAFICS  
TRANSFRONTALIERS DE PROXIMITÉ**

Mars 1999

V&M  
Villes et mouvements

**OFDT**

**Observatoire Français des Drogues et des Toxicomanies**

105 rue Lafayette  
75 010 PARIS

Tel : 01.53.20.16.16  
Fax : 01.53.20.16.00  
e-mail : ofdt@ofdt.fr

**V&M**

**Villes et Mouvements**

2, rue du Figuier  
66 000 Perpignan

---

Tel : 04.68.05.25.45  
Fax : 04.68.51.02.07

**HÉROÏNE et COCAÏNE de BARCELONE à PERPIGNAN :  
DES ÉCONOMIES SOUTERRAINES ETHNIQUES DE  
SURVIE A LA GÉNÉRALISATION DES TRAFICS  
TRANSFRONTALIERS DE PROXIMITÉ**

Lamia MISSAOUI, Alain TARRIUS

V&M  
Villes et mouvements

Convention OFDT n° 97 - 05



## SOMMAIRE

<b>1 - Consommations et trafics transfrontaliers d'héroïne en milieu Gitan, de Barcelone à Perpignan : la soumission de l'étranger de l'intérieur.....</b>	<b>9</b>
1.1. L'enquête préalable en milieu Gitan.....	9
1.2. Gitans, VIH et héroïne.....	9
1.3. Entrée dans les consommations et les trafics.....	10
1.4. Passer les frontières : réseaux catalano-sénégalais et réseaux maroco-andalous.....	13
1.5. Les nouveaux trafiquants : transformation d'une forme sociale.....	17
<b>2 - L'entrée de jeunes autochtones de « bonnes familles » dans les trafics d'héroïne : la soumission à l'étranger de l'intérieur.....</b>	<b>19</b>
2.1. Enquête : échantillonnage et significativité.....	19
2.2. Lieux de production, lieux de commercialisation : isomorphies urbaines.....	22
2.3. Du prélèvement sur le réseau unique à l'autoproduction locale ; du contrôle commercial centralisé à la libre initiative.....	26
2.4. Nouveaux trafiquants, nouveaux usages.....	31
<b>3 - Relations intra-familiales, relations interethniques et trafics : savoir « entrer-sortir ».....</b>	<b>35</b>
3.1. Cohésions familiales.....	35
3.2. Cohésions sociales locales.....	40
3.3. Nouveaux rapports interethniques.....	42
3.4. De paisibles réussites.....	46
<b>L'impossible problématique d'une ethnicisation des comportements sociaux déviants.....</b>	<b>48</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>51</b>



\*

Cette recherche a concerné la ville de Perpignan, le département des Pyrénées Orientales (dénommé encore dans le texte « Catalogne Nord »), les villes de Gérone, Tarragone, Lleida (dénommée encore Lérida en castillan) et Barcelone. Des missions non prévues dans le projet initial ont été nécessaires jusqu'à Grenade et Malaga. Par contre le projet d'enquête estivale sur la Costa Brava a été réduit tant étaient claires les modalités d'organisation des distributions locales de psychotropes pendant la période estivale. La généralisation récente des trafics transfrontaliers d'héroïne, de cocaïne et d'autres substances psychotropiques, comme la banalisation des consommations, sont essentiellement marquées par l'apparition de nouveaux profils de trafiquants : des jeunes, non consommateurs, issus des « honorables familles locales », riches ou pauvres, mais assurément conservatrices des valeurs et normes locales. Le phénomène, doublé d'une « délocalisation » des productions d'héroïne dans des villes moyennes signalées, est suffisamment original et lourd de conséquences pour que nous lui ayons consacré l'essentiel de notre recherche.

\*

Les investigations ont été menées pour partie par Lamia MISSAOUI et pour partie par Alain TARRIUS, et souvent en commun. Il en va de même pour l'écriture du rapport : on reconnaîtra aux accords de participe la part de l'une et de l'autre....



# **1 - Consommations et trafics transfrontaliers d'héroïne en milieu Gitan, de Barcelone à Perpignan : la soumission de l'étranger de l'intérieur.**

## **1.1. L'enquête préalable en milieu Gitan**

Nous présentons, dans ce premier paragraphe quelques résultats d'une enquête anthropologique, menée de 1995 à 1997 en milieu Gitan entre Barcelone et Perpignan<sup>1</sup> : cette enquête a précédé la présente recherche menée pour l'OFDT depuis décembre 1997 et en constitue la nécessaire introduction. Trois approches ont alors caractérisé notre première recherche : l'immersion des chercheurs parmi des clans ou familles de trafiquants transfrontaliers nous a facilité la compréhension de l'organisation des réseaux Gitans ; ensuite des enquêtes extensives et intensives, concernant le VIH, étroitement corrélé parmi cette population aux consommations d'héroïne par injection nous ont permis de reconstituer l'historique des consommations et des trafics ; enfin l'aide de deux jeunes Sénégalais chargés, entre autres, à Barcelone, de surveiller les débarquements et acheminements de colis de cette drogue débarqués dans le port, a autorisé une évaluation de la nature et de l'importance des trafics transfrontaliers de proximité à l'initiative des Gitans catalans et andalous présents le long de cette façade méditerranéenne. La deuxième recherche, nous le verrons plus avant, a davantage consacré à l'analyse des contextes (évolution des modes de transformation et de diffusion de l'héroïne, situations familiales, ...) qui caractérisent depuis peu l'entrée dans ces trafics de jeunes autochtones de familles non gitanes depuis longtemps insérées dans les villes et villages de Catalogne française (grosso modo le département des Pyrénées Orientales) et Espagnole (la région espagnole "Catalogne").

## **1.2. Gitans, VIH et héroïne.**

L'évaluation du nombre d'habitants Gitans à Perpignan n'est pas chose simple. Elle va, d'après des sources administratives aussi officielles les unes que les autres, de 1400 à 3760 Gitans catalans dans le quartier de Saint Jacques, en Centre Ville, et de 1300 à 1600 Gitans catalans et andalous dans le quartier périphérique du Vernet, les Andalous comptant pour moitié. L'écart n'est pas insignifiant, car dès lors que nous envisagerons des taux de contamination par le VIH ou d'usage de drogue à partir de personnes identifiées, l'évaluation basse grossira du double les proportions. Les dénombrements que nous avons effectués dans douze immeubles situés en trois lieux différents de St Jacques et déjà recensés par l'enquête « basse », sont concordants pour aboutir à une confirmation de l'évaluation haute de 3760 personnes et au-delà. Les taux les plus fantaisistes sur la contamination par le VIH et la consommation d'héroïne sont proposés par divers interlocuteurs institutionnels ; à partir de l'identification de soixante héroïnomanes âgés de vingt cinq à cinquante cinq ans et de cent vingt porteurs du VIH (en appliquant les proportions usuelles par rapport aux malades du SIDA identifiés) nous obtenons un taux proche de 6% d'héroïnomanes et de 12% de VIH dans le quartier St Jacques. Ramenés à l'ensemble de la population gitane locale, ces taux seraient de 2% environ d'héroïnomanes et de 4,5% de VIH, y compris les

---

<sup>1</sup> A. Tarrus et L. Missaoui : Fin de siècle incertaine à Perpignan.. Rapport de recherche pour le Ministère de la Recherche et de l'Enseignement supérieur. 1996. Edition 1997 : Ed. Le Trabucaire Perpignan.

contaminations latérales. Cette évaluation, disproportionnée par rapport à celle concernant le VIH dans la population française globale, est supérieure à celle permise par notre enquête, du moins en ce qui concerne les usagers d'héroïne. Une simple extrapolation des résultats de notre enquête auprès de 26 familles (156 personnes) de Saint Jacques et de la cité de transit du Haut Vernet, tenant compte des usages intraveineux d'héroïne depuis 1986, nous donne une proportion de 8 % des hommes de vingt cinq à cinquante cinq ans ayant pratiqué ces injections à diverses périodes, mais 3% actuellement. Le taux de 2% agglomérerait donc usagers anciens ayant abandonné cette drogue, usagers récents et usagers chroniques. Le taux réel actuel se situerait autour de 0,5 à 0,7% de la population. Le taux de VIH pourrait être moins élevé que les cas avérés de SIDA le laissent supposer. Si nous extrapolons les données de notre enquête à la population générale, nous obtenons 0,8 à 1 % de VIH. Une enquête épidémiologique sérieuse est toutefois difficile à réaliser : d'une part les Gitans entretiennent un rapport à la maladie et à la mort qui ne facilite pas le repérage et la prévention et d'autre part les médecins hospitaliers refusent de compter à part les cas de SIDA chez les Gitans. Dans une famille gitane regroupant dans la même résidence douze personnes, trois grands-parents, leurs deux fils, deux belles-filles, et cinq enfants dont le cadet a quinze ans et l'aîné vingt sept, les deux hommes de générations intermédiaires et deux garçons parmi leurs enfants s'injectaient ensemble de l'héroïne, utilisant les mêmes seringues au même moment ; or, un seul d'entre eux a été identifié comme porteur du VIH, l'examen n'a pas été pratiqué sur les deux jeunes et la quatrième personne est séronégative... Ce que nous retiendrons toutefois, ce ne sont pas des taux précis, mais le fait que l'on s'exprime en pour cent dans la population gitane et surtout que la référence à la drogue prend place dans tous les projets, positions, revendications concernant cette communauté. Et la simple observation de la prise en commun d'héroïne dans plusieurs familles pose plus de problèmes, de questions, qu'un pourcentage épidémiologique brut.

Nous avons recueilli des récits de vie de consommateurs « historiques » de l'héroïne. Lorsque nous désignons comme « historique » un consommateur, cela signifie qu'il s'agit de personnes premières consommatrices dans la ville concernée<sup>2</sup>, les pionniers survivants en somme, consommant (2/3 de l'échantillon) ou non aujourd'hui encore. Ce sont des médecins, des institutions et associations qui nous ont permis ces contacts. Nous avons rencontré sur ces bases trente Gitans (8 à Perpignan dont 4 au centre méthadone, 4 à Montpellier, dont deux sous méthadone, 4 à Marseille, dont 3 sous méthadone, six à Toulouse dont 4 sous méthadone, 5 à Barcelone, dont 2 sous méthadone, 3 à Gérone) et 26 personnes non Gitanes appartenant à divers milieux sociaux (3 à Perpignan, 1 à Prades, 1 à Céret, 2 à Montpellier, 6 à Marseille, 6 à Toulouse, 4 à Barcelone et 3 à Gérone). Un tiers de ces personnes nous déclarèrent être porteuses du VIH dont 8 depuis 1986 au moins ; deux parmi elles développent le SIDA depuis quelques mois et sont soignées par trithérapie.

### **1.3. Entrée dans les consommations et les trafics.**

Nous avons reconstitué les trajectoires des consommateurs : les chronologies, les circonstances et les conditions des consommations. Nos interlocuteurs organisaient leurs propos autour de quelques stéréotypes ayant cours dans leur milieu, pour se

---

2 O. ROMANI, A. DIAZ : Analisis de la realidad urbana. Estrategias de investigacion. in V congreso de Antropologia, Granada, december 1990.

protéger ou se valoriser, et nous avons recueilli bien des histoires semblables, vécues en des lieux différents ; nous ne nous attachions pas particulièrement à ces aspects des récits, mais plutôt aux cadrages chronologiques, beaucoup moins maîtrisés dans les discussions, événements pris à témoin et situables dans le temps et l'espace, acteurs désignés de façon convergente. Nous avons pu ainsi reconstituer quelques phases de l'histoire des consommations d'héroïne.

Les Gitans catalans de Perpignan et de Barcelone accédèrent à l'héroïne en même temps que les populations barcelonaises non gitanes : autour de l'année 1980<sup>3</sup>. L'Espagne vivait alors sa construction de jeune démocratie dans une certaine allégresse ; les milieux « contre-culturels », qui exprimaient au plus haut point les exigences d'alternatives aux constructions sociales franquistes et qui n'étaient donc pas dans ces circonstances mis ou maintenus en marge, comme ailleurs en Europe, passèrent massivement à la consommation de divers psychotropes dont la cocaïne et l'héroïne. Les Gitans jouèrent à l'époque un rôle d'associés emblématiques : ils furent présentés comme ceux qui avaient toujours su résister au tarissement culturel franquiste, comme des associés, des compagnons de route naturels dans cette recherche d'alternatives. Nombre de liaisons entre jeunes Gitans et filles de la bourgeoisie barcelonaise s'exposèrent alors comme transgression des cloisonnements anciens. La consommation faisait partie des attributs de la transgression. Des jeunes Gitans de Perpignan, dont les familles n'avaient jamais rompu les liens avec leurs parents de Barcelone, participèrent à ce mouvement. Alors même que, dans les communautés gitanes catalanes, les rapports entre masculinité et féminité atteignaient un paroxysme de dégradation, les milieux contre-culturels de la bourgeoisie barcelonaise offraient des modèles d'alliances entre Gitans et bourgeois catalans particulièrement valorisant pour le machisme contesté par les femmes tsiganes. Celles-ci furent donc exclues de ces nouvelles alliances et l'interdiction de toucher à la drogue leur fut signifiée avec une violence à la hauteur des interdits machistes sur l'expression de leur sexualité.

Les Gitans andalous, accusés présentement par les Gitans catalans d'être les pourvoyeurs d'héroïne, furent dans un premier temps écartés de ces milieux et de ces consommations, catalanisme obligeait. L'héroïne n'était pas uniquement l'attribut, la potion, de la transmutation des valeurs et usages franquistes, elle permit aussi à des populations d'attirer l'attention sur elles : la drogue « dure » devenait une réalité sociale à Barcelone et échappait à ces milieux protégés de la contre-culture. Sa diffusion dès lors désignait des marges, des groupes sociaux relevant d'urgences. Les Gitans andalous ne tardèrent pas à apparaître, sur le mode de ce type de demande d'assistance, à partir de 1983 et à réclamer l'attention des pouvoirs publics. Leur adhésion à la consommation d'héroïne ne s'effectua pas sur le mode du rêve promotionnel des Gitans catalans ; elle ne fut accompagnée d'aucune mixité sociale et culturelle mais d'emblée préfigura le modèle d'autoconsommation qui caractérisa quelques années plus tard l'ensemble des Tsiganes. Les femmes gitanes andalouses furent donc parfois associées aux consommations et les fournisseurs, nous le verrons, ne furent pas ceux opérant dans les lieux d'émergence des cultures alternatives barcelonaises, mais ceux qui, dans les lieux de la misère, de la concentration des marges, développaient des initiatives de survie par l'exploitation des leurs. Le Barrio Chino, quartier de toutes les déshérences dans la période franquiste, trouva là une fonction nouvelle en continuité avec son histoire sociale de la misère.

---

<sup>3</sup> O. ROMANI : Droga i subcultura a Barcelona. Serveis de Publicacions de la Universitat de Barcelona. 1982.

Le rêve d'une culture alternative laissa place, vers 1985, à l'émergence de l'influence Skinhead, c'est à dire retira rapidement toute place aux Gitans catalans dans ce nouveau jeu de modernité contre-culturelle qui empruntait désormais aux comportements les plus outranciers du franquisme. L'influence skinhead en Catalogne n'a pas régressé, au contraire : environ 1 200, âgés de 16 à 22 ans, agissent à Barcelone, ce qui représente 50% des skinheads espagnols<sup>4</sup>. Les clubs de football sont le vivier de recrutement de ces « patriotes blancs »; de plus en plus de jeunes entrent dans cette mouvance dès 12 ou 13 ans. Leurs attaques, qui vont jusqu'au meurtre, concernent des immigrants, des Gitans, des antiracistes et des homosexuels. Dès lors, les Gitans catalans de Perpignan ou du Sud rejoignirent les Gitans andalous dans les rues grises du Barrio Chino.

Fin de rêves magnifiques, retours furieux vers une communauté qui devint réceptacle de violences extrêmes sur le mode de l'imposition de l'héroïne dans les familles, de l'affrontement de plus en plus radical entre hommes et femmes. Alors que dans les premières années 80 cocaïne et héroïne étaient diffusées dans de nombreux quartiers qui hébergeaient des lieux de rencontre ou de résidence des populations barcelonaises affichant leurs positions contestatrices de « l'ancienne culture », après 1985, un mouvement de repli se manifesta vers des quartiers permettant une protection contre les menaces d'agression et une plus grande invisibilisation des dealers. Le quartier du Barrio Chino, qui remplit ces fonctions pour d'autres contestataires ou groupes marginalisés durant la période franquistes, « reprit du service », mais aussi des quartiers à forte densité démographique ethnique, dans des communes périphériques de l'Est ou de l'Ouest de Barcelone. Le quartier de forte concentration Gitane andalouse de la Mina, celui de Sant Cosme, ou encore celui de Can Tunis mixte du point de vue des origines Tsiganes, hébergèrent dealers de toutes origines et clientèles des divers milieux sociaux barcelonais. Ces spécialisations et mouvements contribuèrent à construire la confusion, l'amalgame, entre commerce des drogues dures et populations gitanes.

Lorsque nous comparons les chronologies d'apparition des consommations d'héroïne<sup>5</sup> dans le Sud de la France, nous constatons, selon nos enquêtes, que seuls les milieux bourgeois de Marseille développèrent ces pratiques en même temps que les milieux barcelonais et Gitans signalés en 1980. Les Tsiganes, y compris les Gitans catalans, de la région marseillaise consommèrent et trafiquèrent après 1984/1985, c'est à dire au moment de la généralisation des consommations parmi les Gitans andalous et catalans à Barcelone et à Perpignan, au moment de l'apparition de nouvelles filières de distribution de l'héroïne.

A Perpignan même, et dans le département des Pyrénées Orientales, les populations non gitanes consommèrent de façon visible après 1986, au même moment que diverses populations de Montpellier, puis, un peu plus tard de Toulouse. A Montpellier les consommations d'héroïne par les Tsiganes sont repérables à partir de 1983 ; à Toulouse après 1986. Les Gitans Andalous, accusés par les Gitans catalans et l'opinion publique, d'être les premiers et ultimes pourvoyeurs de l'héroïne, sont systématiquement repérés comme consommateurs, dans nos enquêtes, après leurs frères Catalans : une ou deux années séparent les manifestations morbides des consommations d'héroïne dans les deux communautés.

---

<sup>4</sup> C.E.R.A. Les extrémismes de l'Atlantique à l'Oural. Ed. De l'Aube. 1996.

<sup>5</sup> Bien sûr, l'héroïne était déjà consommée ; lorsque nous parlons d'apparition des consommations, il s'agit du moment où les dispositifs policiers, médicaux et sociaux les repèrent comme « problème social ». Chez les Gitans, de toute façon, il n'y eut pas de consommation discrète antérieure aux pratiques affichées d'abord par les jeunes, puis par tous.

En fait tout se passe comme si deux pierres étaient jetées au même moment dans une vaste mare : la première dans les territoires Gitans catalans et la seconde parmi la bourgeoisie marseillaise. Les ronds provoqués à la surface de la mare vont dès lors se rejoignant : pour les Tsiganes, de Barcelone à Perpignan très rapidement, puis vers les Gitans Andalous dans le même espace, puis vers les autres Tsiganes vers Montpellier et Marseille, puis vers Toulouse ; pour les autres populations les effets d'onde vont de Marseille vers Montpellier puis Perpignan et Toulouse. Il existe de toute évidence des spécificités Tsiganes dans la diffusion des consommations d'héroïne. A Perpignan, pour les consommations locales, ce sont les Gitans catalans qui la maîtrisent, et non les Andalous, comme le voudraient les stratégies de captation de l'électorat gitan perpignanais (celui qui offre environ cinq mille voix –sur soixante mille- au plus offrant lors des élections locales : le catalan) par une formation d'extrême droite. En fait les Gitans andalous ne sont pour les Gitans catalans que des fournisseurs occasionnels ; ils se consacrent à des trafics d'une toute autre ampleur que celui qui caractérise le « cul de sac psychotropique » gitan perpignanais.

Ce fait n'est pas particulièrement surprenant lorsque l'on constate à quel point les réseaux locaux<sup>6</sup> de distribution de l'héroïne fonctionnent au mieux sur le modèle clanique, ou au moins familial étendu caractéristique des populations gitanes. Contrairement aux réseaux internationaux des économies souterraines de produits d'usage licite qui déferlent de Marseille vers l'ensemble du Bassin Méditerranéen par des alliances entre Maghrébins, Libanais, Turcs, Italiens et Sénégalais, et qui sont constitués comme autant d'axes logistiques et sociaux de grande lisibilité, de grande clarté, les réseaux des économies souterraines de produits d'usage illicite présentent tous les cloisonnements, toutes les défenses, les brouillages, mais aussi les fluidités, les circulations, les complicités, que permettent les frontières familiales. Les Gitans catalans sont, familialement, installés depuis longtemps dans des espaces transfrontaliers. La dernière guerre fut l'occasion d'un redéploiement durable de ces liens, lorsque de nombreuses familles fuirent la politique de Vichy à leur rencontre en se relocalisant en Espagne franquiste, à Figières, Gérone et Barcelone.

#### **1.4. Passer les frontières : réseaux catalano-sénégalais et réseaux maroco-andalous.**

Deux réseaux, entretenant selon les quartiers ou les villes, quelques relations de collaboration ou au contraire de conflit violent, différencient les Gitans catalans des andalous. Le premier est animé par plusieurs Sénégalais, parmi lesquels des Mourides, présents de Grenade à Barcelone, et en cours de migration actuellement vers Perpignan et Toulouse. Il s'agit d'un réseau greffé sur une filière dite 'nigériane', constitutive, si l'on en croit les articles de presse ou les rapports des services policiers spécialisés, de l'une des principales voies mondiales de l'héroïne. Barcelone est l'une des nombreuses plate-formes de distributions dans des espaces nationaux, l'un des points d'articulation des logistiques internationales. La satisfaction des besoins locaux, dans le Barrio Chino, n'est qu'un minuscule aspect de leur manifestation. Pourtant il faut convenir que le 'génie commercial' de ces trafiquants est d'articuler les différents espaces, de l'international au local, dans leur distribution. Les Sénégalais de Barcelone concernés par ces trafics remplissent donc plusieurs fonctions. Nous avons pu apercevoir la diversité de leurs activités grâce à la collaboration de deux jeune Sénégalais du Barrio Chino. Les Mourides ont ceci de particulier, outre le fait qu'ils

---

<sup>6</sup> Nous considérons les réseaux de Barcelone à Perpignan comme « réseaux locaux gitans ».

refusent, et parfois avec violence, de vendre des drogues dures à des musulmans, qu'ils peuvent exercer leurs activités commerciales aussi bien dans la vente de statuettes, de colifichets, de cuirs, de vêtements, que de drogues. Leur propre organisation en réseaux leur permet d'investir telle ou telle activité qui nécessite ce type d'organisation.

D'autres Sénégalais travaillent avec eux, qui ne se réclament pas d'appartenances mourides. Il s'agit de jeunes des milieux de la contre culture sénégalaise, actifs à Dakar. Leurs coiffures, très travaillées, leurs vêtements, de style « Bronx », leurs façons très policées les distinguent. A Barcelone ils s'occupent des ventes d'héroïne dans les quartiers bourgeois, mais ils craignent bien sûr les skinhead et donc opèrent souvent dans le Barrio Chino. Pour eux les consommations d'héroïne ou de cocaïne, et surtout de cannabis, participent d'un « art de vivre en ville ». Ouda, lui, avait débuté à Grenade, huit mois auparavant, dans la vente de statuettes d'ébène. Recruté pour des accompagnements et des observations de transit d'héroïne de provenance africaine, il résidait à Barcelone depuis trois mois et se consacrait aux diverses activités que je vais rapidement signaler. Une transaction, concernant son devenir, me permit de le revoir souvent et de 'l'associer', en quelque sorte, à ma recherche. Plus tard il 'recruta' un autre jeune Sénégalais, avec qui il partageait gîte et 'travail'. Nous pûmes mener des enquêtes évaluatives des formes et des montants des activités de distribution. Elles concernaient trois périodes, la première de deux semaines en Septembre 1995, la seconde d'une semaine en décembre de la même année et la dernière en novembre 1996. De l'une à l'autre les quantités de drogue en transit, le volume distribué sur place et les valeurs furent stables. Trois types de distribution existaient et, à ma connaissance, existent toujours en juillet 1998, même si d'autres formes de distribution locale, non ethniques, elles, se développent depuis environ une année dans ces mêmes régions.

Le premier flux est celui des passages massifs avec débarquement de containers en provenance d'Afrique, mais aussi d'autres origines intermédiaires, dans le Port de Barcelone-Tarragone. Deux types de containers sont chargés sur des camions semi-remorques : ceux en transit international, qui partent directement vers des destinations européennes, puis ceux à destination locale. Les seconds ont vocation à alimenter le marché espagnol et les proches régions françaises. Leur contenu mêle, comme dans le premier cas, des objets ou produits d'usage légal avec des colis d'héroïne conditionnée par paquets de 100 à 500 grammes. Ces colis, comme les produits qu'ils accompagnent, ont plusieurs destinataires dans l'agglomération barcelonaise. Les Sénégalais domiciliés à Barcelone et impliqués dans ces trafics surveillent le débarquement et le bon acheminement des containers en transit international, préviennent les réseaux du succès de ces transits, opèrent de même pour les distributions locales et récupèrent là une partie de la marchandise. Une autre partie est directement prise en charge par des Italiens, en voitures individuelles, camping cars, etc, ou par des Français de Perpignan, de Narbonne et de Toulouse. Les Gitans et les jeunes perpignanais de quelque origine ne sont pas concernés par ces premiers flux. Ils représenteraient 45% du chiffre d'affaires local et 96% du chiffre d'affaires du réseau international africain. C'est cette drogue qui alimentera les consommateurs perpignanais ou roussillonnais non Gitans : en effet les Gitans sont bien capables de traverser des frontières, mais ne savent pas, ne peuvent pas vendre ces produits en dehors de leur propre milieu.

Le deuxième flux, après récupération de quelques colis, permet des distributions en petites quantités peu repérables dans l'espace barcelonais. Elles concernent des clients des classes sociales aisées, des dealers espagnols, et des dealers de Perpignan, de Montpellier et de Toulouse qui opèrent à leur compte. Il s'agit alors de jeunes, de vingt à trente ans environ, qui fréquentent les 'boîtes' de Perpignan ou

d'autres villes, ou encore du littoral en saison estivale. Les profils de ceux qui viennent de Perpignan à Barcelone les apparentent aux classes moyennes et supérieures de la société nord - catalane. Leur aisance économique et leurs façons, comme leurs tenues 'mode', signalent des individus « de bonnes familles » bien insérés dans le milieu culturel et économique de leur ville. Le chiffre d'affaires local attaché à cette activité serait de 30 % et le chiffre d'affaires dans le réseau de 3%. Nos recherches actuelles portent sur cette population.

Le troisième type de distribution, assumé toujours par les mêmes Sénégalais se déroule dans le Barrio Chino et des quartiers du port en espace ouvert, en « territoire psychotropique », marché des plus pauvres qui n'ont pas la possibilité même de se dissimuler. C'est le lieu d'achat des Gitans catalans pour leurs minuscules trafics et leurs propres consommations, mais aussi de toutes les 'marges' barcelonaises. Le chiffre d'affaires local est de 25%, celui par rapport au réseau d'environ 1%. Les Gitans catalans n'entreraient dans ce total, que de façon 'dérisoire', environ 2% du chiffre d'affaires local et moins de 0,1% du chiffre d'affaires du réseau : il n'existe pas de filière Gitane catalane de l'héroïne au delà des quelques trafics permettant l'autoconsommation familiale. Ce constat est de première importance : il signifie que les consommations importantes observées dans la communauté de Perpignan ne sont pas liées à un « surplus de richesse » distribué sous forme d'héroïne par une florissante économie souterraine. Au contraire, une minuscule économie familiale d'autoconsommation, le dérisoire remplissage d'un territoire psychotropique en forme de cul de sac, ne renvoie à rien de plus que la déshérence sociale des Gitans de Perpignan : la fixation sur la « crise » comme surconsommation d'héroïne, et à cette seule dimension, opère comme un masque, qui justifie, outre l'inévitable reformulation des stigmates, toutes sortes d'actions ponctuelles, en superficie, et autorise les mobilisations conservatrices autour des vieilles valeurs qui, elles, font bien réellement problème.. .

Nous avons nommé le second réseau « maroco-andalou » ; en effet il associe des Marocains récemment installés en Espagne avec des Gitans andalous pour le trafic de l'héroïne, de la cocaïne, et, par intermittence, du crack. Ce réseau n'est pas à confondre avec les remontées de cannabis et de haschich opérées par des Marocains résidant en France, à Perpignan surtout, et qui effectuent des allers-retours entre cette ville et leur lieu d'origine au Maroc afin de 'descendre' des produits d'usage licite et de 'remonter' dans la partie espagnole surtout, des 'drogues douces'. Nous avons signalé précédemment que les jeunes Gitans catalans de Perpignan et de Barcelone avaient consommé avant les Andalous. L'héroïne est bien omniprésente dans la communauté catalane, mais l'économie qui s'y greffe est de survie, d'autoconsommation. Il en va différemment pour l'association entre Andalous et Marocains. Nous ne nous prononcerons pas avec précision sur la provenance des drogues. Il semble que la cocaïne, et le crack parfois, arrivent d'Amérique Latine via des réseaux Evangélistes brésiliens et portugais, puis Gitans andalous. L'héroïne par contre parviendrait du Maroc et serait, selon Ouda et deux de ses camarades Sénégalais qui ont vécu à Grenade, une filière africaine secondaire : des 'fins de transformation' seraient effectuées au Maroc ou (et ?) dans le sud de l'Espagne afin d'enrichir des produits peu élaborés. Certains Sénégalais de Grenade seraient assez régulièrement sollicités pour pallier aux manques de cette organisation, ce qui expliquerait les variations importantes du prix de l'héroïne diffusée à Barcelone par les Marocains et les Gitans andalous, de deux cent cinquante francs à plus de sept cents francs (juin 1998). Les Gitans andalous les plus actifs dans la diffusion de l'héroïne sont des familles situées de part et d'autre de la frontière franco-espagnole, résidant indifféremment, ou selon les opportunités et les nécessités de leur commerce, à Figières ou à Perpignan. Là ils commercialisent une très faible partie de leur marchandise aux Gitans catalans. Ce

trafic passe par quelques personnes de la communauté catalane bien connues pour leur influence clanique et électorale locale. L'essentiel de leur effort réside toutefois dans la circulation de l'héroïne dans toutes les directions possibles et auprès de toutes les communautés tsiganes, vers Narbonne, Nîmes, Marseille, Nice et au delà vers Gênes et Turin, mais encore vers Toulouse, Mont de Marsan, Castres, Pau, Bordeaux. Il est donc vrai que les Gitans andalous sont beaucoup plus actifs que leurs frères catalans dans le commerce de l'héroïne à Perpignan, mais ce ne sont pas les fournisseurs essentiels de la communauté locale, et lorsqu'ils deviennent ostensiblement distributeurs locaux, c'est d'abord pour les Gitans andalous et, plus particulièrement pour ceux de Perpignan, à partir de Figières, en Espagne. Les étapes des Marocains impliqués dans les économies souterraines des drogues dures, cocaïne et crack pour l'essentiel, sont beaucoup plus vastes : elles négligent Perpignan, et le Sud méditerranéen français pour aller directement vers Bruxelles et plusieurs villes allemandes.

L'association entre Marocains et Gitans andalous est source d'exploitation des personnes en situation irrégulière à Barcelone, à Gérone, à Figières et dans sa région. Il s'agit surtout d'Algériens et de Marocains qui ont fui leur pays et ne disposent d'aucun droit de séjour ailleurs, d'aucun réseau d'entraide. Des jeunes femmes marocaines, qui se présentent souvent comme étudiantes, se trouvent elles aussi en situation de clandestinité, et vivent d'expédients et de prostitution occasionnelle ; elles cohabitent souvent avec ces hommes en situation irrégulière. Elles consomment régulièrement du Kif, et de plus en plus fréquemment de l'héroïne.

Ces populations sont utilisées pour des passages de frontière. Les Sénégalais ont parfois recours à ces hommes pour grouper une livraison pour les Gitans catalans de Perpignan, mais en utilisant les « logistiques » maroco-andalouses. Rémunérés environ vingt francs par gramme d'héroïne transportée, ces pauvres hères, qui ne peuvent se dérober à l'exploitation dont ils sont l'objet dans leur condition de misère radicale, ne sont « lâchés » que sur quelques kilomètres transfrontaliers. Leurs itinéraires sont définis et surveillés par des néo-résidents d'origines diverses, y compris dans le milieu rural semi-désertique des versants Sud des Albères. Nous avons rencontré, lors de leur franchissement de frontière, plusieurs de ces clandestins qui, pour mille francs et la promesse d'un hébergement sordide à Perpignan, ont pris le risque d'un passage. La consigne qui leur est donnée est de se déplacer à trois. L'un prend les devants sans marchandise et est sensé prévenir de quelque façon les deux suivants en cas de présence suspecte lors des passages. Le risque couru, en cas d'interpellation sans drogue est un refoulement vers l'Espagne. Les itinéraires utilisés sont la voie ferrée, avec si possible une descente de train avant d'atteindre la gare de Cerbère, dans le tunnel qui fait frontière, ou encore l'emprunt de wagons de marchandises vides qui sont dirigés à Cerbère vers la gare de triage. Ensuite les cinq ou six kilomètres de voie ferrée qui séparent de Banyuls sont rapidement franchis grâce à des entraides locales. Le col de Banyuls est lui aussi pratiqué, avec une organisation qui consiste à prévoir des étapes proches de la frontière et un chargement tardif de la 'marchandise'. Souvent ces personnes sont encore contraintes, à Perpignan, d'effectuer des ventes dans l'espace de Saint Jacques, à l'articulation entre quartier Gitan et quartier Marocain. Surveillées par des caciques Gitans jusque tard dans la nuit, assis sur des chaises à bonne distance, et par des Marocains, dans les ruelles latérales à la rue Lluçia, elles s'exposent pour des ventes à haut risque. Des jeunes de Perpignan, Gitans catalans, Maghrébins, ou d'autres origines, les aident parfois à fuir cette exploitation pour rejoindre d'autres quartiers de la ville où des milieux de la pauvreté fédèrent de nombreuses populations désignées comme marges sociales.

## 1.5. Les nouveaux trafiquants : transformation d'une forme sociale.

Depuis quelques mois le rôle des jeunes gens, non Gitans, appartenant à des familles de divers milieux, présentes depuis plusieurs générations dans des villages ou des villes de part et d'autre de la frontière, se développe : de petites unités de fin de transformation de l'héroïne se sont peut-être implantées dans quelques villes de Catalogne espagnole, en milieu de haute densité gitane. C'est là que se fournissent ces jeunes en rupture de continuités familiales : ironie de l'histoire, les 'ethniques', les Gitans, qui furent associés aux consommations d'héroïne par des 'jeunes de bonne famille' au début des années 80, puis s'égarèrent dans les petits trafics, 'sous-treatent' à leur tour des jeunes de ces mêmes milieux. Ironie tragique, car, cette fois, les petits trafiquants sont autrement insérés dans leurs sociétés locales, disposent donc d'une influence disproportionnée par rapport aux 'pionniers Gitans' des années 80.

C'est une recherche afin de comprendre comment ont pu se développer ces influences du milieu gitan séculairement stigmatisé vers des populations les plus représentatives de la conservation des normes et des mœurs locaux que nous avons entrepris : comment l'étranger de l'intérieur, le Gitan, est-il devenu une ressource pour ces jeunes, quelles interactions sont-elles apparues qui ont réduit, voire annulé la distance sociale historiquement instituée ? quelles occasions, quelles situations ont-elles pu permettre ces rapprochements ? Les jeunes de « bonnes familles » sont-ils devenus eux-mêmes des « étrangers de l'intérieur », ou bien encore faut-il, à leur usage, aller puiser dans de vieilles notions de la sociologie un peu oubliées, telle celle d'aliénation, pour apporter une réponse ? mais alors que signifie « être aliéné à l'étranger de l'intérieur » ? Bref il y avait là occasion de « brouiller les cartes » de l'ordre établi par ces théories de l'ethnicité qui situent la réalité, la manifestation des différences dans l'organisation des situations propices aux interactions spécifiques : notre désir de recherche nous conduisait à envisager des interactions communes dans des situations partagées entre ces « ethniques » gitans et ceux que ces mêmes chercheurs évitent de désigner comme ethniques, les gens « bien d'ici » ou encore les « gens bien » d'ici. L'apparition d'un nouvel acteur imprévu dans le paysage complexe des économies de psychotropes suggérait donc un changement de forme sociale<sup>7</sup>, impliquant les interactions généralisées entre société, lieux de l'officialité, et comportements collectifs déviants.

Nous postulons, à partir de quelques observations très partielles, obtenues en fin de la première enquête, le double phénomène d'apparition de trafiquants non consommateurs parmi les jeunes gens de la bourgeoisie locale au sud et au nord de la frontière franco-espagnole et la micro localisation -banalisation de leurs activités à partir d'incitations en provenance des milieux Gitans catalans et andalous.

---

<sup>7</sup> pour G. SIMMEL, la forme n'est pas qu'apparence, son approche conduit le chercheur à l'analyse des transformations du social. J. REMY : Simmel, ville et modernité. L'Harmattan. Paris. 1995.



## **2 - L'entrée de jeunes autochtones de « bonnes familles » dans les trafics d'héroïne : la soumission à l'étranger de l'intérieur.**

### **2.1. Enquête : échantillonnage et significativité.**

Evidemment la notion de « significativité » est toute relative dans notre démarche : nous qualifions d'échantillon la somme des personnes aux profils conformes à l'objet de notre recherche, que nous avons pu rencontrer au cours de nos enquêtes de terrain. Si significativité il y a, elle réside dans l'existence même d'une population qui apparaît à partir de 1995 et va se densifiant. Bien sûr la base d'échantillonnage n'existe pas, mais toutefois nous pouvons affirmer que 79 personnes identifiées et rencontrées en 1997 et 1998 réalisent très probablement un échantillon significativement représentatif au sens statistique du terme. Il suffit en effet de partir de cette cohorte et de faire varier les indices de confiance pour se rendre compte que 79 personnes représentent une proportion significative pour une population de plusieurs centaines de personnes. Nous sommes probablement très au-delà des 10% de représentativité : huit cents nouveaux trafiquants, organisés en nouveaux réseaux de distribution en Catalogne seule se remarqueraient fort dans le paysage si observé, surveillé, de ces activités. Empiriquement, à partir des déclarations de nos 79 interlocuteurs, nous sommes enclin à situer autour de 400 à 450 personnes la totalité de ces nouveaux entrepreneurs, dont une centaine pour la partie française. Il s'agit bien sûr de la somme des personnes en activité et de celles qui ont cessé de s'impliquer dans ces trafics (prison, arrestations, réactions des familles,...) ; car, nous le verrons, on entre dans ce « métier » et on en sort avec une facilité inconnue à ce jour dans les milieux de trafiquants de psychotropes.

Durant les mois de Décembre 1997 et de Janvier 1998 nous avons rencontré des responsables judiciaires, policiers, carcéraux, de Perpignan, Gérone et Barcelone. Nous avons repris contact avec la plupart de nos informateurs Gitans, Gambiens et Sénégalais de notre précédente recherche sur les psychotropes de Perpignan à Barcelone.

Nous sommes entrés en relation avec plusieurs personnes suivies par les réseaux médicaux perpignanais (AMSUD -subutex®, médecins libéraux en réseau dans le Sud de la France<sup>8</sup>-) et plusieurs centres d'administration de la méthadone liés aux dispositifs hospitaliers de plusieurs villes précitées. Cette piste, au contraire de la première enquête, se révéla pauvre : comme nous le verrons, ces nouveaux trafiquants ne consomment pas les produits qu'ils passent : deux personnes sur les 79 de notre échantillon consommaient modérément de la cocaïne<sup>9</sup>, aucune de l'héroïne que tous revendaient pourtant. Nous avons d'autre part examiné les chroniques judiciaires des journaux locaux de Perpignan, Gérone, Tarragone, Lérida. Ces démarches nous ont permis en premier lieu de crédibiliser l'hypothèse selon laquelle ce phénomène d'entrée des jeunes non consommateurs de familles localement insérées est récent. Les premiers cas apparaissent en effet dans les chroniques judiciaires à partir de 1995

---

<sup>8</sup> Dr CATEL : Les consommateurs d'héroïne dans les Pyrénées Orientales ; enquête auprès des pharmaciens. Polycop. réseau AMSUD. Perpignan. 1998.

<sup>9</sup> à la façon dont certaines personnes de milieux distingués usent de cocaïne : R.K. SIEGEL : Cocaïne and the privileged class : a review of historical and contemporary images. in *Advances in Alcohol and Substance Abuse*. 4, 2, 37-49. 1984.

puis se multiplient. par la suite notre enquête confirmera qu'il s'agit là d'un fait social nouveau. Enfin nous avons pu identifier ainsi cinquante personnes (19 en France et 31 en Espagne) sur notre échantillon de 79 (cf. infra). Sur les lieux d'approvisionnement des trafiquants, en Espagne, nous avons pu parler avec 29 personnes dont 16 sans passé judiciaire. Cette dernière proportion est probablement différente de la réalité, le nombre de personnes non identifiées comme trafiquants étant supérieur (le coefficient multiplicateur à appliquer est de l'ordre de 3 à 4 si nous nous fions aux affirmations de nos divers interlocuteurs).

Durant les mois de Janvier, Février et Mars, juillet puis septembre 1998, nous avons effectué des enquêtes auprès des populations de trafiquants, dans les Pyrénées Orientales, et dans les villes d'achat des psychotropes (Gérone, Tarragone, Lérida ou Lleida, et Barcelone) afin de prendre contact avec des personnes, individus ou familles, impliquées dans des trafics d'héroïne et/ou de cocaïne, au titre de trafiquants non consommateurs. Nous n'avons retenu que celles qui ont accepté de nous parler. Ainsi se sont ajoutées à l'échantillon précédent 13 personnes en France et 16 en Espagne. Au total donc 32 en France et 47 en Espagne. A l'exception d'une femme gitane d'environ 45 ans, toutes les personnes étaient âgées de moins de 30 ans (la plus jeune 17 ans ; 21 sont âgées de 18 à 21 ans, 39 de 22 à 25 ans et 18 de 25 à 29 ans).

Dans la partie française : 32 personnes sur 43 identifiées acceptèrent les discussions que nous leur propositions ; le plus souvent de dix à vingt minutes lors de la première rencontre, puis pour huit d'entre elles un accompagnement en voiture lors d'un déplacement de Perpignan ou des villages alentour vers Lérida, Gérone, Tarragone et Barcelone. Il est arrivé que cette présence se poursuive jusqu'aux lieux même de transaction, mais jamais nous n'accompagnâmes nos « hôtes » pour le trajet de retour : notre rôle, dès lors que les discussions ou rencontres avançaient, était clair : sociologue, ou anthropologue, l'objet de notre recherche était le plus clairement possible explicité et, si nous garantissions l'anonymat dans le traitement de nos informations, nous prévenions que nous ne pouvions envisager la moindre complicité dès lors que se déployait le trafic. Il s'agit là d'une limite de nos investigations que nous avons définie : la question que nous nous posions, de façon centrale, était celle de comprendre comment les continuités normatives familiales, en terme d'éthique sociale locale, pouvaient être ainsi rompues dans les faits, et non dans les apparences, par des initiatives qui rejoignaient les comportements des « étrangers de l'intérieur » les plus stigmatisés localement : les Gitans. Il nous semblait donc relativement inutile d'aller au-delà d'une connaissance de ces jeunes et nouveaux trafiquants, de leurs justifications et de celles de leurs familles le cas échéant. Les milieux d'achat, d'échanges, l'évolution des modes de production, nous les connaissions par nos enquêtes antérieures et nous attendions davantage des renseignements que nous fourniraient nos informateurs africains du Barrio Chino que des déclarations ou accompagnements de ces nouveaux trafiquants. Vingt trois personnes appartenant aux classes moyennes et supérieures urbaines ou rurales, ou encore à des familles d'origine populaire fortement implantées dans leur village ou quartier, ont été identifiées parmi les populations françaises non Gitanes, 5 parmi les populations Gitanes (2 françaises catalanes, 3 andalouses résidant dans le département des Pyrénées Orientales), ayant des liens manifestes avec les premières et enfin 4 parmi les populations Maghrébines installées depuis plus de deux générations : parmi les non Gitans, deux familles entières ont été reconnues comme impliquées (une en milieu rural, et une famille maghrébine à Perpignan). Nous avons compté une unité par famille dans notre énumération. Huit personnes, qui résidaient à Toulouse (2) à Montpellier (3) et à Béziers (3), furent rencontrées à partir des villes espagnoles de commercialisation. Six personnes parmi ces trente deux n'étaient l'objet d'aucun signalement pour leurs activités de trafiquants. Leurs témoignages furent bien sûr précieux pour accréditer les

propos des vingt trois autres personnes, déjà poursuivies pour ces trafics. Cinq femmes font partie de notre échantillon. Enfin dix-neuf personnes ou familles résident en milieu urbain et treize en milieu rural. Il est bien entendu que toutes celles retenues dans cette recherche appartiennent à des familles connues depuis au moins trois générations pour une insertion locale qui fait (faisait) modèle : cette règle de notoriété morale s'applique aussi, dans leur milieu respectif, aux cinq Gitans et aux quatre Maghrébins. Durant notre enquête nous avons identifié, dans le département et les villes citées en France, trente sept autres personnes, multirécidivistes des trafics, résidentiellement peu stables et aux familles localement inconnues ou objet de fortes stigmatisations depuis plusieurs générations. Nous ne les avons pas retenues dans notre échantillon.

	autochtones	gitans/Maghr	connu	homme/femme	urbain/rural	TOTAL
Pyr.Orles.	16	5 3	21	21 3	13 11	24
Toulouse	2	0 0	1	2 0	2 0	2
Montpellier	3	0 0	2	1 2	2 1	3
Béziers	2	0 1	2	3 0	2 1	3
<b>TOTAL</b>	<b>23</b>	<b>5 4</b>	<b>26</b>	<b>27 5</b>	<b>19 13</b>	<b>32</b>
échantillon de personnes résidant en France						

En Espagne l'échantillon constitué sur les mêmes bases (mais sans passage de frontière : personnes qui s'approvisionnent pour des distributions locales) est le suivant :

	catal/autre Esp	Gitans	connu	homme/femme	urbain/rural	TOTAL
Barcelone	5 5	0	7	5 5	10 0	10
Gérone	7 2	2	9	10 1	6 5	11
Tarragone	6 1	2	8	9 0	4 5	9
Lérida	11 4	2	13	14 3	9 8	17
<b>TOTAL</b>	<b>29 12</b>	<b>6</b>	<b>37</b>	<b>38 9</b>	<b>29 18</b>	<b>47</b>
échantillon des personnes résidant en Espagne (Catalogne)						

Les proportions dans les différentes catégories sont proches de celles observables en France, sinon que des Maghrébins n'y figurent pas (leur présence en Catalogne est visible à partir des années 87/ 88<sup>10</sup>). Nous pouvons penser soit que ce phénomène de rupture des continuités familiales était d'ordre sociétal, observable en de nombreux lieux européens par exemple, soit que les Gitans, unis en clans transfrontaliers provoquaient son apparition simultanée de part et d'autre de cette frontière ci. En fait, nous verrons plus avant que ces deux hypothèses ne sont pas exclusives, **le Gitan, l'étranger de l'intérieur, apparaissant ici comme celui qui rend localement possible cette transformation.**

L'échantillon total comprend donc 14 femmes (17,5%) pour 65 hommes : cette proportion est forte ; elle excède largement celle de la population carcérale<sup>11</sup> et celle de la précédente recherche. Nous trouvons des profils aussi contrastés qu'une femme Gitane, trois étudiantes, six résidentes de villages ruraux dont quatre mariées avec des non trafiquants, trois résidentes de « quartiers bourgeois » dont une mariée avec un non trafiquant, et enfin une résidente d'un quartier populaire perpignanais. Il est probable que les femmes sont sur-représentées dans notre échantillon : en effet ne

<sup>10</sup> Naïk MIRET : L'immigration à Barcelone et en Catalogne. Thèse de géographie, Poitiers, décembre 1997.

<sup>11</sup> Cf. FAUGERON et alii : Approches de la prison. De Boeck Université. 1996.

connaissant pas la base d'échantillonnage, ce sont nos observations dans les lieux de commercialisation qui nous ont conduit à saisir toute opportunité de rencontre ; l'apparition de jeunes femmes dans ces activités retint ainsi

davantage l'attention de ceux qui nous parlaient et de nous même lorsque nous observions in situ. On pourrait évidemment objecter à ce raisonnement que ces jeunes femmes de « bonnes familles » hésitaient probablement davantage que les hommes à fréquenter de tels quartiers et donc que, si notre attention était davantage retenue par leur présence, leur dissimulation étant plus grande nous ne nous serions guère trompée dans notre évaluation.

La forte proportion de jeunes résidant dans des villages ruraux fut au début de notre recherche une surprise (39%), puis, au fur et à mesure de la compréhension du réaménagement du marché qu'exprimaient de tels chiffres, ce phénomène nous parut peut être sous évalué. Nous sommes habitués à porter notre regard de chercheurs vers les quartiers urbains et l'enquête que nous avons menée dans les différentes villes de part et d'autre de la frontière s'est déroulée dans ces quartiers si caractéristiques des cultures urbaines, marqués par la « mauvaise réputation ». Nous avons pu noter assez tard dans nos investigations que les jeunes trafiquants originaires des villages ruraux (et non pas des « villages urbains » caractéristiques des territoires communautaires urbains gitans) fréquentaient moins ou différemment de tels lieux.

Dix sept personnes étaient incarcérées lorsque nous débutâmes l'enquête, six le demeurèrent jusqu'à la fin : dans ce cas nous avons rencontré leurs proches ; nous avons encore rencontré les familles et/ou amis de dix sept autres jeunes trafiquants. Enfin nous avons bénéficié de nos relations antérieures (recherche sur les initiatives médicales ) pour converser longuement avec des Gitans résidant dans les trois villes de Catalogne espagnole et à Perpignan.

## **2.2. Lieux de production, lieux de commercialisation : isomorphies urbaines.**

Il suffirait de dire à quiconque se renseignerait sur les lieux de commercialisation de l'héroïne, de la cocaïne, et d'autres psychotropes d'usage illicite, de se rendre autour des sites collinaires centre urbains supportant des cathédrales, châteaux ou autres ouvrages prestigieux. Il s'agirait alors de se rapprocher plus (Lérida, Tarragone) ou moins (Barcelone, Gérone) de ces édifices remarquables pour rencontrer brusquement, en une concentration de misère, d'identités ethniques variées (et bien sûr, répétons le, pour nous l'autochtone est l'un de ces ethniques), de touristes bien plus intéressés par des transactions dans des couloirs obscurs que par l'admiration des édifices historiques, de voitures de police tournant sans cesse, de prostitué(e)s visiblement très affaibli(e)s par les maladies et l'usage des psychotropes.

Quant aux lieux de première concentration des produits, voire de production, un passage par les zones périurbaines de haute densité gitane y conduit inévitablement. Stigmate centre urbain et stigmate périurbain forment ce couple indissociable de la grande misère et de la vente des psychotropes. Il s'agit bien sûr aussi du couple des lieux de pauvreté extrême du foncier qui accueillent ici comme partout les migrants les plus pauvres ou enferment les étrangers de l'intérieur. Mais ces emplacements si

facilement identifiables, et parfois observables<sup>12</sup>, posent problème à ces jeunes trafiquants de « bonne famille » : ils dérangent en quelque sorte le bel ordonnancement du décor habituel de leurs sociabilités urbaines.

Il est en effet toujours possible d'entrer dans un quartier gitan de périphérie, à condition de se laisser clairement et rapidement identifier, sinon on le longe, on le contourne de toutes façons, et si possible en voiture : quelques arrêts brefs dans ces itinéraires et bientôt les fournisseurs arrivent. Transactions rapides, directes : le plus souvent une camionnette ou une voiture longe celle du « prospecteur » et lui fixe un rendez-vous secondaire sur le même itinéraire de l'entre deux espaces, moins pour observer d'éventuels suiveurs (les Gitans ont déjà bien repéré ces « meubles » -disent-ils- pas de « chez eux » : l'un d'entre eux nous disait « les Païos sont comme leurs semelles, nous les voyons avant qu'ils aient levé le pied ») que pour soumettre celui qui vient acheter.

Il est tout aussi possible de parcourir ces zones centre urbaines où se concentrent toutes les misères. Mais le passage doit être fugitif pour ne pas déranger ce décor peuplé d'acteurs immuablement liés, qui font haute densité sociale. Touriste, oui, bien sûr, mais une ou deux fois, pas plus sous peine d'avoir à rendre des comptes sur la nature de ce nouveau regard, de cette présence d'un individu dont on sait empathiquement qu'il est différent, « socialement bien portant » comme me disait l'un d'entre eux : « Ils s'y font encore moins à notre présence que les bourgeois qui découvrent que nous sommes des trafiquants. Sans allure de pauvres au bout du rouleau, d'étrangers en fuite, de voyous, de malades, de défoncés ou de vicieux nous sommes suspects. Alors pour eux nous sommes des caves ou des flics. »

« Au début j'allais à Lérida, au plus direct, sous l'entrée de la cathédrale et du château maure, sur la colline du centre. Tu montes des marches avec des bancs de chaque côté : tous les allumés sont là, jeunes, vieux, filles, garçons, Gitans, Arabes, Noirs, Espagnols, avec des têtes rouges et des yeux comme des soucoupes. C'est la coke. Peut-être le crack pour l'un ou l'autre ; donc l'héro. n'est pas loin. Les Gitanes se tiennent mieux, elles te demandent une cigarette et te proposent toutes les dopes. (...) Alors quand tu es passé une ou deux fois pour acheter, je te dis pas, on te repère à cent mètres quand tu reviens et c'est la bagarre pour te refiler une dope que tu peux même pas contrôler parce que tu es sous pression. (...) Puis je suis allé directement, dans le même quartier, dans une église, un temple : il sortait et entraient que des Gitans « chargés », alors autant s'écrire sur le front « je deale ».... Et les flics déboulent en voiture tout le temps, à l'improviste. (...) la troisième fois ils m'attendaient près de ma voiture que je garais à un kilomètre pour être tranquille et déjà ils le savaient : ils connaissaient et ma voiture et mes habitudes. Ils m'ont suivi jusqu'à la sortie de Lérida. C'est comme sur l'autoroute quand tu vas trop vite après la dernière sortie avant péage : les flics te gaulent à tous les coups ; les douaniers ont complètement fouillé la voiture au Perthus.(...) J'avais tout laissé à La Jonquera, avant de passer, le vieux truc de « croiser » avec un copain. Ils avaient un chien, alors ils savaient ce que j'avais acheté. (...) A l'époque je me suis dit que je devrais acheter à un dealer 'fragile', que je puisse balancer, quoi. Que je ne sois pas le seul ,à craindre. Et puis c'est ce qui s'est passé quand les étudiants s'y sont mis à Lérida. Moi j'avais compris ça mais je ne savais pas comment le réaliser. Les Gitans, ils l'ont compris et vite réalisé.»

Mais le problème est symétrique pour les dealers qui désirent sortir de leur quartier gitan pour vendre à ces nouveaux et si différents trafiquants ou fournir la 'marchandise'

---

<sup>12</sup> P. BOUHNİK : Le monde social des usagers de drogue dure en milieu urbain défavorisé. Thèse de doctorat de sociologie. Université de Paris 8. 1994.

dans ces quartiers de centre ville : la police qui y tourne sans cesse ne s'arrête pas devant le spectacle du triste ordonnancement de toutes ces misères, mais aperçoit immédiatement quelque trouble au bon ordre, et là, le propre, le frais, le rose, sont attribués au trouble : elle porte sur le nouveau venu différent le regard même des habitants de ces espaces publics. Nous supposons même que ces inlassables parcours dans les voitures blanches et bleues des polices urbaines ont pour fonction d'imprégner les policiers des règles de la mise en scène locale de tous les échanges illicites ou tolérés, de les acclimater, comme éléments scéniques, aux jeux de sociabilité de ces légitimes, authentiques, acteurs. Dès lors ils repèrent immédiatement ceux qui, dans l'interminable répétition des mêmes rôles, entrent en scène furtivement, effectuent des traversées trop directes. Un commissaire nous dit :

« Nous connaissons les trafiquants avant qu'ils achètent leur premier gramme de n'importe quoi parce que pour nous tout est marqué dans cet endroit et chaque acheteur passe près d'une marque ou autre, ou de deux, de trois,... ; vite ou lentement, ce n'est pas le problème. Il se trahit parce qu'il passe là et pas ailleurs où passent tous les autres. »

En écho, un Gitan nous déclarera :

« Le plus difficile ç'a été de rencontrer tranquillement ces Païos. Ils venaient pas là pour acheter une dose mais pour se remplir les poches de 'dineros' ; c'étaient pas les voyous qu'on connaît bien, de Valencia, Saragosse ou Béziers et qui ont tous les mêmes looks (...). Quand on nous les envoyait de Perpignan, ils pouvaient pas nous chercher partout, ils étaient trop en alerte, pour « se garder propres » : ils se présentaient pour commencer et déjà ils étaient plus professionnels que tous les voyous Païos que nous connaissions.(...) Bon le téléphone portable il nous aide beaucoup maintenant, mais ça fait peu de temps qu'il dépasse Barcelone. Et un Gitan ça se remarque partout ; encore plus dans une campagne ou dans un arrêt d'autoroute ....

Il fallait trouver des intermédiaires de l'endroit, qui habitent par ici et ressemblent aux Païos français...

On y a pensé avant toi. (...) Oui, c'est la solution. (...). On a chopé des jeunes Païos qui s'étaient pas encore fait remarquer ; surtout qui ne traînaient pas vers le château. On a eu des étudiants. Facile pour eux, ils ont commencé à livrer ceux qui venaient des écoles d'ingénieur de Toulouse, par le Val d'Aran. Après ceux de Perpignan sont arrivés. (...). Surtout à cause de notre qualité sur la coke et l'héro, et aussi grâce aux étudiants, mais tout ça est facile maintenant.»

Des étudiants, ça ne reste pas longtemps sur place.

Pas ceux-là. Il y a trop d'avantages. Si ça les intéresse, ils pourront acheter leur école et les diplômes avec. Et s'ils sont dentistes ou docteurs ils pourront s'installer à leur compte vite fait.

Oui, mais, ça fait combien d'intermédiaires ? quatre ? vous, les étudiants de Lleida, les jeunes français, et puisqu'ils achètent par quantité, peut-être d'autres encore.

Tu comptes mal. Apprends à compter. Quatre ? non. Trois ? non. Apprends à compter.

Je ne pus en savoir davantage ce jour là et l'occasion d'une telle conversation ne se présenta plus. Ce que je pensai plus tard, c'est que le Gitan ne se considérait pas comme intermédiaire, mais comme producteur, du moins pour l'héroïne et qu'il n'existait donc que deux intermédiaires. Dans la « boîte à outils » dont disposent l'anthropologue et le sociologue pour trouver réponse, peut-être certaines immersions nous auraient permis d'obtenir une réponse claire, mais nous n'étions pas en mesure

dans le temps de cette recherche, et la diversité de nos interlocuteurs, de construire de telles situations d'investigation<sup>13</sup>.

A Tarragone les mises en scènes urbaines de ces trafics sont les mêmes : un lieu de centralité près de la cathédrale qui coiffe la colline du centre historique, des bars et des personnages interlopes, les mêmes postures de prostitué(e)s ou de toxicomanes « bourrés », dodelinant sur l'arrête d'un trottoir, des petits groupes de dealers accroupis, le passage furtif de clients des divers échanges proposés là, et le ballet des voitures de police. Les trafics qui nous intéressaient étaient ailleurs, loin de ces lieux « miroirs aux alouettes ». la caractéristique des « fils de famille » était de ne pas se commettre dans ces représentations, sur ces scènes, connues par tous, de la légitimation des stigmates. On apprend là, rapidement, que la diversité des produits engendre une diversité de carrières de dealers<sup>14</sup>

A Gérone, mêmes configurations urbaines, avec une moindre densité d'acteurs de rue qu'à Lleida (Lérida) et Tarragone.

Notre population de jeunes de « bonnes familles », trafiquants non consommateurs, était donc ailleurs. D'une part elle était apparue dans ces commerces transfrontaliers depuis peu, en prenant distance par rapport au traditionnel centre unique qu'était Barcelone, comme à la suite d'une opération concertée de délocalisation, et d'autre part elle se déployait dans des espaces discrets, obscurs et « propres », « lisses », qui ne retenaient aucun regard curieux, comme ces jeunes eux-mêmes n'attiraient aucune attention particulière ; des « messieurs-tout-le-monde » appliqués aux trafics de produits mortels comme de jeunes apprentis peuvent l'être à la réalisation d'une œuvre exemplaire. Comment cette transformation de mises en scènes urbaines tellement connues s'était-elle opérée ? Comment avaient donc pu prendre place, dans ces échanges marqués du sceau de ces violences qui s'accommodent si bien des lieux les plus stigmatisés, ces nouveaux trafiquants en formations d'alter ego : jeunes perpignanais « cleans » versus jeunes espagnols aussi « cleans » en des lieux non moins « cleans » ? Comment ces nouveaux espaces purent-ils être dégagés, prendre place, entre ceux de la déshérence des camps gitans et ceux de la dégradation d'espaces centre-urbains ? Comment les Gitans réussissaient-ils désormais à instituer et gérer des commerces constants et intenses avec des « Païos » dans les trafics des psychotropes, alors que leurs interactions avec les non gitans étaient, dans toutes les autres dimensions des échanges, condamnées à l'éphémérité ou à l'échec ? L'hypothèse de l'apparition de nouveaux réseaux liés à de nouvelles filières ne tenait pas : les mêmes Gitans qui avaient provoqué les excès d'autoconsommation dans leurs communautés, par impossibilité d'écouler ailleurs l'héroïne, tenaient ce nouveau marché. En fait la réponse est complexe et doit en premier lieu envisager une transformation des modes de production.

---

<sup>13</sup> F. INGOLD, M. TOUSSIRT, AM COMBESQUE : Méthode et histoire. Apport des sciences de l'homme et de la société à la compréhension des drogues et des substances psychoactives. Rapport de recherche, Minist. Ens . Sup. et Recherche, DGLDT. 1994. 122p.

<sup>14</sup> D.DUPREZ, M. KOKOREFF, A. VERBEKE : Des produits aux carrières : contribution à une sociologie du trafic des stupéfiants. Lille, CLERSE, IFRESI. Rapport de recherche. 1995.

### **2.3. Du prélèvement sur le réseau unique à l'autoproduction locale ; du contrôle commercial centralisé à la libre initiative.**

En fait d'importants remaniements des modes de production de l'héroïne, de diffusion des divers psychotropes et de commercialisation de produits médicamenteux<sup>15</sup>, sont en cours à Barcelone et dans sa région, dans le sens d'une plus grande efficacité commerciale, de la satisfaction d'une clientèle de plus en plus nombreuse et diversifiée quant à ses goûts et à ses moyens.

En 1996 encore, la distribution des psychotropes était affaire de réseaux spécialisés dans tel ou tel produit ; Barcelone apparaissait comme place centrale de concentration avant diffusion, et les espaces d'abord voisins puis de plus en plus éloignés concentriquement venaient prélever ; des dealers ou voyous notoires, de diverses origines locales, étaient impliqués dans ces trafics ; diverses filières aboutissaient donc à Barcelone, sans apparents problèmes de rivalités commerciales et là vendaient la totalité ou partie de leurs apports ; deux grandes filières se distinguaient davantage, celle de l'héroïne d'origine presque exclusivement nigériane (avec diverses modalités de mise en réseau, et probablement des fins de fabrication dans la région de Grenade et au Maroc), et celle de la cocaïne d'origine latino – américaine, transitant par le Portugal. Des Noirs –africains, Sénégalais et Gambiens participaient alors au contrôle et à la diffusion de l'héroïne (une part majeure transitait vers d'autres pays, une autre part irriguait le Nord de l'Espagne et le Sud de la France, et enfin une part très mineure était réservée aux consommations locales selon les modes de distribution concentriques signalés). L'ecstasy et les amphétamines étaient peu visibles, quant au cannabis et ses nombreux dérivés, les remontées marocaines satisfaisaient le marché suivant divers modes (économies souterraines des « fourmis » des trafics internationaux, bateaux et camions).

« C'est là que ça a bougé, en 1996, nous dit l'informateur sénégalais déjà contacté durant une précédente recherche. Barcelone a explosé, pour la circulation, le tourisme, l'économie; tout est archi -plein, pire qu'un œuf. Pour nous ç'a été pareil. Il y avait trop de gens qui venaient à Barcelone pour charger, et il commençait à venir des réseaux d'on ne sait pas où, qui livraient en gros à nos propres clients des marchandises douteuses. (...). Par exemple de la vraie merde comme des mélanges d'héro. à 2 ou 3% qui sont faits d'habitude par les petits dealers qui se battent entre eux parce qu'ils ne sont jamais satisfaits de ces combines là. On a vite découvert que c'étaient des retours trafiqués de nos propres produits, alors on a mis de l'ordre. D'abord il fallait pas que tout ce monde vienne là, ensuite il fallait fournir des qualités différentes, et puis il y avait le reste qu'il fallait produire et vendre, sinon on serait devenus rétros, les amphés, les ecstasys, et les médicaments interdits. (...). Tu imagines, on est devenu un hypermarché. »

Tous nos comparses nous affirmèrent que des fins de transformation et des coupages avant vente de l'héroïne s'opéraient désormais à Gérone, à Tarragone et à Lérida (Lleida). Mais, à chaque reprise, sur place, nous avons rencontré l'incertitude de nos interlocuteurs. C'est ainsi que dans un quartier péri-urbain gitan de Gérone, un éducateur nous dit : « je suis sûr qu'ils produisent là, qu'il y a une petite fabrique. Les acheteurs ne viennent pas comme avant : une fois et on s'en va le plus rapidement possible. Non, ils passent rapidement, parlent quelques secondes et s'en vont en ville ; ils reviennent une ou deux heures après et embarquent plusieurs paquets. (...) X..., un copain gitan qui livre m'a dit une fois 'Celui là il voulait quatre qualités, et en plus des

---

<sup>15</sup> A. EHRENBURG : Drogues et médicaments psychotropes, le trouble des frontières. Paris, éditions Esprit, 1998.

amphés.'. On me dit 'les Gitans sont pas capables d'être des chimistes', mais moi je sais qu'ils sont capables de beaucoup de précision et d'attention dans la restauration de meubles anciens ou de tableaux ; je les ai vus fabriquer des pâtes de peinture pour des restaurations de tableaux anciens à partir de cailloux pilés, travailler la feuille d'or comme des maîtres. Alors, avec une petite formation, le matériel, la morphine base et les acides pourquoi ils ne feraient pas de l'excellente héroïne sur commande ? les amphétamines et l'ecstasy on sait, ce sont des gentils chimistes qui font ça chez eux, des gens qui ont un boulot et de la respectabilité. Mais comment ils passent ça aux Gitans, je sais pas. Ce que je sais c'est qu'ici depuis quelques mois toutes les dopes se vendent. »

Les mêmes propos sont tenus à Tarragone et à Lérida, et d'autre part des jeunes trafiquants nous ont bien signalé qu'ils achètent divers psychotropes et, pour l'héroïne, commandent vingt quatre heures à l'avance la qualité ; lorsqu'ils ne peuvent joindre celui qui les livre, ils se comportent comme l'indiquait l'éducateur de Gérone : ils arrivent suffisamment tôt pour commander et repasser trois ou quatre heures plus tard prendre livraison des « bons mélanges ». A ceci près que pour les fils ou filles de famille, les transactions ne se déroulent pas dans les camps gitans. A Barcelone un Sénégalais nous dira combien la nouvelle gestion des nouvelles distribution implique une adaptation à une grande diversité de produits, dont la morphine base qui entrerait en quantité de plus en plus importante dans le port, et « les acides qui viennent de la région de Grenade : tout circule séparément, c'est plus sûr que porter l'héroïne déjà faite, comme avant ». Une deuxième indication va dans le même sens : nous avons à trois reprises, fait la « tournée » des trois villes et demandé les qualités disponibles : sur une base de prix théorique identique du gramme de « pure » (théorique car la « pure » n'est évidemment plus commercialisée) les offres de qualité variaient dans les trois villes (3, 5, 8% ; 23, 28, 25% et 35, 30, 38% à Gérone, Lérida et Tarragone pour ces trois types de concentration d'héroïne le 17 septembre 1998). Cependant à Barcelone les propositions étaient intangiblement et uniformément à 28%. Le commentaire des vendeurs étant non moins intangiblement « si tu sais pas couper, tu sais pas dealer ». Par contre les qualités et prix des autres psychotropes étaient identiques dans les différentes villes et laissaient supposer l'existence d'un fournisseur unique. Nous n'avons eu à aucun moment l'occasion de tenter une quelconque immersion afin d'identifier la réalité de l'existence de lieux de production ; ceci était hors de portée pour nous. Par contre nous avons pu vérifier à Lérida la réalité des livraisons de morphine base et d'acides. Le plus simplement du monde, dans des bouteilles capsulées de vin ou autres boissons. D'autres conditionnements existent probablement (un témoignage nous signale des bidons d'huile alimentaire). Où ces conditionnements pour transport étaient-ils opérés ? nous ne le savons pas : probablement à Barcelone. Ce qui est clair, c'est que ces éventuels lieux de petites productions sont précieusement gardés, et ce qui est non moins clair c'est que les territoires communautaires gitans offrent de remarquables opportunités d'imperméabilité aux regards des institutions.

En fait nous identifions une transformation des commercialisations, qui place les Gitans au cœur des politiques d'expansion. Quelles rationalités présidaient aux délocalisations des livraisons à des trafiquants de niveaux intermédiaires (ceux qui fournissent les dealers locaux) vers la grande ceinture des villes moyennes catalanes ? Comment cette nouvelle « puissance commerciale gitane » s'était-elle instituée, alors que quelques mois auparavant, des responsables de la distribution de l'héroïne à Barcelone nous avaient déclaré que les Gitans n'étaient pas « un marché intéressant » car ils autoconsommaient plus qu'ils ne distribuaient en dehors de leurs communautés ? Cette réorganisation des réseaux locaux supposait non seulement un bon ordre local, l'offre

de psychotropes s'étant élargie à tous les produits demandés<sup>16</sup> (le faux Viagra est déjà apparu), mais encore une centralisation, avant répartition régionale, de la plupart des produits ; c'est à dire des accords, au moins à l'échelle de la Catalogne entre diverses filières spécialisées, pour créer un « pot commun » commercial.

Nos informateurs sénégalais nous exposèrent simplement, et de façon crédible, la nécessité des nouvelles procédures de commercialisation. De plusieurs entretiens nous tirons la trame suivante :

Nous étions menacés à Barcelone par la croissance de la demande de psychotropes, et en premier lieu par celle d'héroïne : les clientèles de dealers intermédiaires affluaient des diverses villes de Catalogne, dont Perpignan, mais encore de Béziers, Montpellier, Toulouse, Pau-Tarbes ; à Barcelone même la demande s'amplifiait et se diversifiait. Nous étions trop repérables.

Une seconde menace naissait : la multiplication anarchique des réseaux de distribution, tout particulièrement du fait de la « jonction » entre communautés Gitanes andalouses et Portugaises, les premières charriant de l'héroïne du Sud de l'Espagne, où elles étaient associées à des fins de transformation, les secondes transitant de la cocaïne en provenance d'Amérique Latine, mais encore de l'héroïne africaine.

Il fallait donc à la fois d'une part créer des lieux secondaires sûrs, en milieu urbain, (choix de Gérone, Lérida, Tarragone) pour « décentraliser » les livraisons, et mieux se consacrer à Barcelone, calmer et « intégrer » les filières gitanes aussi dynamiques que leurs expansions migratoires récentes, et d'autre part ayant orienté les demandes vers ces trois villes, alimenter ces marchés secondaires de la diversité des psychotropes.

L'accord nécessaire avec les Gitans andalous et portugais leur conférait donc un rôle clef dans les distributions délocalisées, à charge pour eux de « libérer » Barcelone de leurs multiples initiatives récentes. La production même d'héroïne dans les trois villes présenterait, si elle était établie, l'avantage d'amoinrir les prélèvements sur les quantités entrantes à Barcelone et dont la destination principale est l'étranger européen. Les Gitans catalans, considérés comme trop enclavés et sans dynamique migratoire furent exclus de ces accords. Les clientèles de Saragosse, de Pau-Tarbes et certaines de Toulouse (dealers « voyous ») furent orientées vers Lérida (Lleida), les clientèles de Perpignan, Béziers, Montpellier et Toulouse (dealers de « bonnes familles », c'est à dire dans ce cas étudiants de grandes Ecoles qui pouvaient justifier de déplacements fréquents vers Barcelone, au titre de leur scolarité) vers Gérone ; celles de Valencia et de plusieurs villes situées dans le triangle Grenade Madrid, Valencia, vers Tarragone. L'accord passé avec les Gitans consacre leur puissance nouvelle tout en la limitant aux zones extérieures à Barcelone ; les voici reconnus comme gérants de l'espace intermédiaire entre la capitale catalane et les zones européennes de plus fort intérêt commercial pour les filières « nigérianes » : il s'agit d'un territoire de quelques milliers de kilomètres carrés qui englobe donc, selon l'accord Tarragone, Valencia, Saragosse, Lérida, Pau-Tarbes, Toulouse, Montpellier, Béziers, Perpignan et Gérone ; Il s'agit des espaces migratoires « bien marqués » de la récente diaspora gitane andalouse. En fait il semble bien que Nîmes, Arles et Marseille, mais encore Toulon et Nice soient desservies par les mêmes réseaux gitans, mais ces villes ne sont pas désignées par les responsables barcelonais de la « filière nigériane » : nos interlocuteurs Africains de Barcelone disaient, à ce propos :

« Qu'ils se débrouillent. Nous n'avons rien à faire là-bas. Tant qu'ils se contenteront d'éviter aux Italiens d'avoir à faire les voyages jusqu'à Barcelone, ça marchera, mais quant ils s'attaqueront au marché local, ça saignera ; à moins qu'ils se mettent d'accord

---

<sup>16</sup> on trouvera quelques faits similaires dans : F. INGOLD, M. TOUSSIRT, MF GOLDFARB : Etude sur l'économie souterraine de la drogue : le cas de Paris. Paris, IREP, 1995. rapport de recherche.

avec les Turcs, les Corses et les Marseillais comme avec nous. Mais là, on ne le saura pas. ».

Le savoir circuler, passer les frontières, faire unité territoriale grâce à l'expansion des clans plaçait donc les Gitans peu sédentarisés en situation de maîtrise commerciale dans ces divers lieux. Alliés des Africains et autres Barcelonais impliqués dans la filière de l'héroïne nigériane, la plus déterminante des logiques de réseaux, ils ne les menaçaient nullement tant l'augmentation des consommations est grande, au contraire, ils « délestaient » et permettaient plus d'efficacité à ceux qui gèrent les marchés de Barcelone et des espaces internationaux lointains. Concernant les produits mêmes, les Africains de Barcelone n'eurent qu'à assurer l'approvisionnement en morphine base, et ainsi provoquèrent un reflux de la concurrence des héroïnes transitées par les Gitans portugais (probablement à partir de réseaux secondaires greffés sur la même filière nigériane dès l'Afrique) qui se consacrèrent davantage au transit de cocaïne d'origine latino américaine. Ecstasy, amphétamines et autres médicaments proscrits sont produits dans les banlieues de Barcelone : dans l'agglomération même toute sorte de dealers secondaires les distribuent, quant aux grandes quantités, soit elles sont livrées dans les trois villes moyennes catalanes, selon des accords commerciaux proches de ceux identifiés pour l'héroïne, soit elles sont commercialisées directement par les petits laboratoires de production. Nous ne connaissons pas les modalités exactes de transferts. Ce qui fait intérêt pour nous, dans cette analyse du contexte qui préside à l'entrée des « fils de familles » dans les trafics de psychotropes réside dans ce constat : les Gitans, en deux années environ, sont devenus les maîtres de la concentration et de la diffusion de tous les psychotropes disponibles et desservent les espaces clairement marqués par leurs migrations récentes dans les zones méditerranéennes. A Barcelone, « no man's land » pour les Gitans, les réseaux traditionnels exercent autour du psychotrope -clef, l'héroïne, et toute sorte d'initiatives désordonnées commercialisent les autres produits psycho-actifs.

Les Gitans, maîtres de ces vastes espaces, conquièrent rapidement les milieux traditionnels, interlopes, des trafics, les voyous locaux, les consommations des prostitué(e)s, et créèrent des réseaux de dealers nouveaux : des jeunes gens de familles depuis longtemps stabilisées dans les villages et villes de leur « territoire commercial » . Ainsi ils ajoutaient encore un ordre et une redoutable efficacité au désordre des livraisons intermédiaires qui existait auparavant. Les « voyous dealers » étaient très repérés lors de leurs livraisons, les boîtes de nuit spécialisées l'étaient tout autant, et la croissance des consommations, étendue bien au-delà des milieux interlopes, gagnait évidemment beaucoup à l'apparition de dealers issus des milieux localement bien intégrés.

Après bien des hésitations et des rendez-vous reportés, notre principal informateur sénégalais de Barcelone réussit à provoquer, à Lérida (Lleida), une réunion amicale mettant en présence, lors d'un repas dans une petite salle d'un bon restaurant de la ville, outre lui-même et moi-même, présentée comme une jeune maghrébine écrivant un livre sur les psychotropes et susceptible de venir à trafic, un Gitan andalou, un étudiant de la ville, et un couple de trafiquants français étudiants à Toulouse. L'enregistrement fut impossible, non que mes interlocuteurs aient craint l'exposé de certains de leurs propos, puisque c'est ceux que ma mémoire était de toute façon capable de restituer, mais pour que leurs voix ne puissent être identifiées ; par contre j'eus le loisir de noter presque textuellement certaines phases des conversations. Je relaterai seulement celle qui a le plus mêlé les différentes voix et qui manifeste le plus clairement, dans ces rapports interethniques, les statuts des uns et des autres : ( S.= Sénégalais de Barcelone, informateur depuis plus de deux années lors de nos enquêtes de terrain, P.= Gitan andalou domicilié à Lérida, EL. = étudiant de Lérida,

ETM = étudiant de Toulouse, ETF = étudiante de Toulouse, L. = moi-même) : entretien en français et parfois en castillan :

.....(environ une heure trente).... « S. – n'importe qui peut tomber, comme X., il y a trop de monde qui bouge pour la dope, et même si tout se passe pas à Barcelone, les flics connaissent tout le monde /interrompu/

P.- qu'est ce que tu racontes ? que je donne les copains ? Toi oui, on te remarque partout, tu signes même avec tes frisettes [il s'agit d'un « pickie », Sénégalais de la contre-culture de Dakar] . Eux, personne les connaît. Je paie pas EL. Pour qu'il nous donne. Hein, tu crois que tu es connue ?

ETF.- à Lleida je crois pas, on y vient presque jamais, là c'est pour parler tranquille, mais à Gérone, je sais pas, je sais pas.

ETM.- ouais, on a été fouillés deux fois le mois dernier, à la frontière, et ils avaient les chiens. On venait de charger. Heureusement on a 'croisé' [psychotropes transférés dans une autre voiture dans une station d'autoroute] avant la frontière /interrompu/

P.- [apparemment en colère] et alors, merde ! la fille arabe là, elle a jamais trafiqué et elle se fait sûrement arrêter des fois à la frontière, non ? /on ne me laisse pas le temps de répondre/

ETM.- ouais, mais c'est sa gueule d'Arabe. Ils lui mettent pas les chiens. /on ne me laisse toujours pas parler/

P. – pas la peine les chiens pour les Arabes, le kif ils s'en fichent. Mais toi, merde, si tu veux me dire que tu as été donné par un Gitan, vas-y, clair, clair, et tu es interdit, plus rien, tu iras l'acheter trois fois le prix aux autres, qui se chient pas aux frocs.

ETF.- ne te fâche pas, P., personne a dit que tu donnes, personne a dit ça. Ce que ETM dit c'est que même si on va pas à Barcelone, même si un copain étudiant de Gérone et de Lleida fait la navette pour pas qu'on nous voie avec vous, eh bien on nous tourne autour. T'y es pour rien. Peut-être il faut passer la main quelque temps à des copains / interruption/

P.- des copains que tu fournis, qui se bourrent ? on n'en veut pas, compris, et vous amusez pas à m'en amener, on brûle leur voiture, ici ou à Toulouse, et leur appartement là où ils vivent, même sous terre.

EL.- arrête P., on t'entend de la rue /interruption/

P.- [il hurle] je peux acheter le restaurant et la rue, ils le savent,

EL.- c'est pas ça que je te dis, on doute pas de toi, on te dit qu'il faudra bien en trouver d'autres si certains partent. Moi j'ai ce qu'il faut question dineros (argent), et cinq ans à Lleida, ça suffit, j'irai bosser pour toi mais à Barcelone, parce que personne, mes profs, ma famille, mes copains propres, personne ne comprendrait.

P.-[brusquement apaisé] oui, parle moi comme ça, et toi et toi aussi, là je comprends. Tu iras à Barcelone, et si tu veux continuer, pas avec nous, avec S.

S.- pas question.

P.- pas à Barcelone même, à côté, et puis il vous faut des gars chez les étudiants. Tu comprends rien, S., tu vois pas qu'on forme les jeunes qui vont devenir des chefs, les cadres, en partant des étudiants. Faut pas les balancer, faut les garder, tu vois, s'il est dentiste il mettra directement la came dans la bouche de ses clients, de ses bons clients. Piqûre ? oui, avec une goutte d'héro, petit, petit et puis je t'en vends. On vous offre de l'or. Je comprends que tu partes EL., et les autres aussi, mais il faut trouver des remplaçants bien, comme vous. Et le mieux c'est qu'on continue ensemble là où vous allez.

ETM.- sûr, c'est sûr. Mais nous on voyage encore un peu. Et si les gars d'Espagne pouvaient un peu passer la frontière pour nous livrer sur l'autoroute vers Toulouse, de temps en temps, une fois sur trois, on serait pas repérés.

P.- c'est comme ça qu'il faut parler, des idées, des bonnes idées.. »

La conversation se poursuit sur la faisabilité d'une telle proposition.

Bien sûr P. n'est pas n'importe quel Gitan : il appartient à une famille étendue particulièrement active dans la migration ; plusieurs des siens sont sédentarisés depuis peu dans différentes régions d'Espagne et de France méditerranéenne. Il a lui-même beaucoup circulé, pour vendre des produits d'usage domestique (tapis, vêtements) « à la Gitane », c'est à dire à domicile sans autorisation légale. Deux de ses frères, et plusieurs de ses cousins, sont en prison pour trafic d'héroïne et de cocaïne ; plusieurs encore sont sous méthadone. Il se proclame « rescapé de l'époque où les Païos nous empoisonnaient » par l'héroïne de mauvaise qualité et se montre fier de « les faire brouter maintenant dans le creux de la main ». Il contrôle une partie du territoire de commercialisation des psychotropes par les Gitans, mais il ne me dira rien de plus que ce que j'ai entendu lors des échanges autour de ce repas animé. En fin de soirée, comme marque d'amitié, il me conseillera « écarte toi de ces gens là, les Païos pour nous les Gitans sont aussi des Païos pour les Arabes ; venant d'eux il ne faut rien attendre de bon, à part des promesses. Il faut les tenir, les serrer ; et toi, ils te mangeront ».

Incontestablement P. était le maître du jeu d'interactions dans cette situation d'interethnicité. Mais encore un sentiment d'appartenance commune s'exprimait fortement dans les échanges, une « famille » existait, à même de fédérer les identités si différentes<sup>17</sup>.

#### **2.4. Nouveaux trafiquants, nouveaux usages.**

Dans le département frontalier des Pyrénées Orientales les Gitans andalous, regroupés dans un quartier excentré de Perpignan, contrôlaient déjà une partie des trafics, en particulier en direction des Gitans catalans, plus consommateurs que dealers de quelque envergure. D'ailleurs, « victimes » des accords entre dealers barcelonais et Gitans andalous, les catalans furent refoulés de leurs lieux d'achat à Gérone et à Barcelone en quelques mois. Seule une petite ville espagnole frontalière, Figières, échappa le long de l'année aux partages de marché. La côte proche, la « Costa Brava », qui voit passer et résider des centaines de milliers de touristes en été (Cadaquès, Roses, etc..) possède un statut « spécial » en regard de ces partages : hors saison estivale, les réseaux « andalous » (pour le dire vite) couvrent les besoins des populations résidentes et les « voyous » distribuent dans quelques boîtes encore ouvertes. Par contre en été, les Gitans andalous, et leurs obligés nouveaux trafiquants, se retirent de l'ensemble de la zone côtière sur une profondeur de dix à quinze kilomètres, c'est à dire hors de la zone de grande concentration touristique. Les quantités de psychotropes et les modes de distribution du « réseau Gitan andalou » ne peuvent satisfaire une telle population ; dès lors Barcelone et ses dealers occupent le terrain. Nous avons mené une longue et fastidieuse enquête durant l'été 1998 en faisant l'hypothèse que des conflits violents se manifesteraient dans ces zones de variation saisonnière des consommations : il n'en fut rien. Les incidents autour des

---

<sup>17</sup> Toujours très actuel, le livre de Frédéric M. TRASHER : *The Gang*. Chicago : University of Chicago Press. 1927. Egalement : W.F. WHYTE, *Street corner society*, University of Chicago Press, Chicago, 1943.

psychotropes ne concernèrent que des consommateurs et des dealers-consommateurs d'influence micro-locale.

Les Andalous facilitaient aussi les transports de cocaïne et d'héroïne vers des destinations plus lointaines. Lorsque les redéploiements que nous avons décrits leur donnèrent un supplément de pouvoir, ils ne se heurtèrent pas de front aux « voyous-dealers locaux » qui, souvent très connus, faisaient trafic de ces deux psychotropes. Aucun accord territorial du type de celui conclu à Barcelone ne fut passé, mais, tout simplement ils laissèrent aux trafiquants locaux les lieux qu'ils avaient toujours évités, les boîtes de nuit et autres bars américains de Perpignan, de la Côte méditerranéenne et de quelques petites villes du département.

« C'était trop connu, trop fliqué, plein de balances : les Gitans Espagnols ont eu raison de repartir à zéro avec des gars non consommateurs, jamais repérés, et non usagers de ces boîtes. D'un côté les voyous nous couvraient, on ne voyait qu'eux, et de l'autre les Gitans du coin [les catalans] nous couvraient aussi : ils trafiquaient très peu, bien moins que nous, ou que les voyous du pays, bien sûr, mais la vieille haine des habitants du coin en faisait les hommes de tous les dangers ; ça c'est une vieille histoire locale, voleurs de poules quand les gens avaient faim, voleurs d'enfants toujours et maintenant pourvoyeurs de tous les dangers. On leur colle tout sur le dos pour mieux se cacher. » nous dit un jeune trafiquant, étudiant originaire d'un village rural, lors d'un accompagnement à Gérone.

Les jeunes « de familles » ne furent pas sollicités dans un premier temps, mais, par l'intermédiaire de Gitans catalans d'un certain âge, bien installés dans Perpignan et dans des villages de la vallée de la Têt, ce furent des personnes à maturité (nous avons pu en identifier à peu près certainement trois de 51, 55 et 59 ans) les premières associées aux trafics. Les Gitans catalans ne jouèrent en somme qu'un rôle d'entremetteurs : ils signalaient aux Andalous des personnes bien connues, bien insérées dans les villages et en situation de grande difficulté économique ; dans les trois cas identifiés, ces personnes avaient connu un problème judiciaire antérieur (délits) qui les avait déstabilisés professionnellement mais n'avait pas réellement atteint leur insertion sociale locale. Des personnes en somme victimes d'un « incident de parcours » non stigmatisant. Le modèle du « job de trafiquant », défini comme substitut à un impossible emploi, exigeant discrétion et apparence de maintien dans les normes sociales locales, sobriété dans son mode de vie. Deux sur trois trouvèrent des métiers non qualifiés impliquant de fortes mobilités, ce qui facilita leur activité de trafiquants. Ce profil, toutefois, s'il permettait une dissimulation peu atteinte jusque là, était peu susceptible d'une grande immersion parmi les populations locales de consommateurs de psychotropes et encore moins d'influence sur des jeunes :

« C'étaient les 'pépés tranquilles' du trafic, nous dit le même jeune trafiquant ; alors les Gitans étaient bouche bée de constater que leurs premiers véritables 'sous-traitants' Païos dissimulaient à ce point leurs activités et étaient capables de cette double façade : trafiquant de 'dure' et homme respecté au village. (...). Comme les Gitans, surtout les Espagnols [nom donné aux Gitans andalous] ne touchaient directement que des voyous, ils étaient cools avec les mauvais scores. En gros, les gars soit ne vendaient pas plus qu'avant, soit créaient un nouveau niveau intermédiaire de deal. »

C'est alors, mi 1996, qu'une famille de Gitans andalous, implantée à Barcelone (St A. de Besos, en périphérie Est), à Gérone, Figières, Perpignan et Béziers, commença à recruter parmi les milieux de jeunes hommes en mal de reproduction des situations familiales antérieures ou de financements pour des réussites professionnelles dans l'officialité. Les trois premiers dealers de « bonnes familles » furent des étudiants toulousains, d'écoles d'ingénieurs, un couple et un célibataire, qui avaient eux-mêmes entrepris cette activité de trafiquants sans autre sollicitation précise. La famille qui livrait

héroïne et cocaïne à ces premiers trafiquants 'invisibles' (expression d'un Gitan, cf infra) était celle là même qui livrait les étudiants toulousains à Gérone. Le profil idéal leur apparut alors :

« Il a d'abord présenté le couple d'étudiants à X., du village de -- -- dans les Pyrénées Orientales. Ils se sont bien entendus. X. leur a montré les combines : où 'croiser'. Par exemple tu croises pas à la Porte d'Espagne à La Junquera, c'est un hôtel à cheval sur l'autoroute. Il y a un flic derrière chaque porte, et ils prennent tous les numéros des voitures stationnées. Comment attendre, comment se renseigner pour savoir si on passe par là ou ailleurs. Il faut avoir le temps quand on arrive à la frontière, et parfois prendre comme un plaisir le détour par un petit resto. Sur une petite route de frontière, ou un chemin. (...). Les Gitans ils ont vite compris leur chance : des 'blancs' à leur merci, et des 'bons blancs', les plus loin de leur façon de vivre, les modèles qu'on approche jamais, dans leur tête : tu vois ça, un étudiant futur ingénieur, de Toulouse, futur pharmacien de Montpellier, un fils à papa qui tiendra bientôt une belle boutique, un jeune paysan qui va acheter des terres. Des jeunes malins mais incapables de s'organiser entre eux pour les doubler, ou alors ils deviennent des voyous et ils rencontrent les Espagnols dans d'autres conditions. Et surtout des gars jeunes qui ont de l'influence sur d'autres jeunes comme eux, qui peuvent ouvrir un marché inaccessible pour tous les autres trafiquants et, comme dernier plus, qui sont bien placés, par leur âge pour fourguer toutes les occases, ecstasy et compagnie. (...). Moi j'ai fait débiter [consommer] dans la coke douze copains en deux ans. Tu sais, avec la coke il y en a qui réussissent, je ne parle pas des dealers, mais de l'intelligence que donne la coke<sup>18</sup>. Trois sont venus à l'héro.. (...). J'ai recruté un copain, c'est tout ; c'est sur demande qu'on le fait ; et surtout pas de toxico, alors c'est pas simple simple. Il faut pourrir de fric. Ça coûte et on m'a rien donné en échange. (...). Je pourrais refuser de recruter, sauf quand je partirai. Ils disent que le marché est sans limite, mais on en est pas encore à Tuperware. (...) Oui, en plus il faut le dire, les risques sont plus limités pour les Gitans andalous maintenant. Ils se chargent de gros paquets qui vont plus loin. Et ils n'ont plus à se montrer partout pour des petites livraisons. Ils ont même laissé à des Gitans catalans le marché des prostituées de Perpignan, l'héro..» (couple de jeunes trafiquants à Lérida).

Dans deux cas, à notre connaissance, les diverses générations d'une même famille se mobilisent autour des trafics :

« Dans la famille L., nous dit un policier, la grand mère vendait les 'parachutes' d'héroïne en les tirant d'un sein et mettait l'argent dans l'autre sein ; le grand père trouvait les planques dans les vignes, dans les 'casots' [petites granges agricoles, dans les champs] ; les petits enfants allaient y chercher la dope quand nécessaire ; la génération intermédiaire allait à Lérida, et les femmes vendaient des produits qui justifiaient les passages des clients. Les clients passaient commande par téléphone de tel ou tel produit, qui correspondait à telle ou telle drogue, car ils offraient tous les produits demandés sur le marché ». Dans leur mode de vie rien ne distinguait cette famille de ses voisins, sinon que, comme nous l'expliqua l'un d'eux : « Il y a dix ans environ, un fils qui s'était encanaillé a tué un voyou ; sa condamnation n'a pas été trop lourde, et ici on considérait que toute la famille s'était mise à le réintégrer ; ils donnaient le spectacle d'une famille dynamique, qui a dépassé un mauvais passage<sup>19</sup>. »

---

<sup>18</sup> Aurelio DIAZ, Mila BARRUTI, Concha DONCEL : The lines of success. A study on the nature and extent of cocaine use in Barcelona. ICESB et Ajuntament de Barcelona. 1992.

<sup>19</sup> On trouve des profils semblables dans les descriptions de David L ; HARVEY : Potter Addition : Poverty, Family and Kinship in a Heartland Community. New York. Aldine de Gruyter. 1993.

Evidemment l'impression que ces 'emplois' sont devenus 'normaux' domine dès lors que des justifications sont avancées. Nous étudierons spécifiquement ces divers registres de justification plus avant, mais ce que l'on peut déjà signaler, c'est que ces trafiquants ont le sentiment de gérer « un vice très répandu » , une inévitable nécessité, de façon « propre » , sans scandales ni violences, à la différence des voyous de milieux interlopes ; fréquemment la comparaison avec la prostitution est faite : « les bordels bien gérés, comme en Espagne, évitent les agressions des vicieux, pour la dope c'est pareil, nous dit l'un de ces trafiquants, on sépare les toxicos des autres, on leur fournit un bon produit, on gère les 'crédits' quand c'est nécessaire, mais on évite les recels, donc les vols, les agressions. ». La « recherche de respect »<sup>20</sup> est usuelle dans ces présentations.

Nous ne détaillerons pas les modes locaux de distribution, Perpignan et les villages de son département sont de dimensions trop modestes pour que des descriptions évitent l'identification. Signalons simplement que les lieux et occasions de distribution sont peu visibles, anodins et fréquents, dans l'intrication des rythmes sociaux, à l'identique, en somme, des profils sociaux des nouveaux trafiquants. Les commerces, ambulants ou non, les ventes à domicile, sont très sollicités par ces jeunes trafiquants. Quatre d'entre eux en France et sept en Espagne ont acheté des commerces qui, outre l'activité légale qu'ils permettent, sont autant de lieux de revente à des dealers de niveau intermédiaire. Il ne s'agit pas des « traditionnels » débits de boissons.

---

<sup>20</sup> Philippe BOURGOIS, *In search of respect ; selling crack in El Barrio*. Cambridge university press, 1995. 392 pages.

### **3 - Relations intra-familiales, relations interethniques et trafics : savoir « entrer-sortir ».**

Parmi les 79 personnes que nous avons reconnues mobilisées par ces trafics de part et d'autre de la frontière catalane franco-espagnole, 17 étaient inconnues des services de police ; pour les 62 restantes, les situations au moment de l'enquête allaient de l'emprisonnement à la mise en garde verbale par les policiers ou les gendarmes ou /et aux fouilles systématiques lors des passages de frontière et dans des situations parfois inattendues en ville :

« On bénéficie d'un 'bonus' auprès des juges et des policiers : les trafiquants non consommateurs qui sont dans notre cas, c'est à dire qui vivent toujours très 'tranquillement' dans des familles de bonne réputation sont considérés comme rapidement amendables ; alors on est prévenus avant d'être vraiment inquiétés : « votre fils file du mauvais coton », « on a des renseignements qui disent que... » ; d'autres fois, tu circules tranquillement en ville et, ça m'est arrivé deux fois, une voiture te double et te fait signe de te garer : fouille, menaces, « dernier avertissement » des policiers ; alors on sait exactement où on en est, si on peut encore continuer, s'il faut 'revenir dans le rang' quelque temps ou définitivement ; mais il y a aussi les douaniers et les gendarmes ; avec eux ça se passe pas de la même façon : direct la prison. Et puis on retrouve les juges, et la famille, donc une 'bonne représentation', comme ils disent. Alors il faut arrêter et partir d'une façon ou d'une autre. Pour moi, quand ça s'est produit, ç'a été l'occasion d'en sortir, d'en finir. (...). Depuis le début je me disais que c'était chaque fois, à chaque passage, fini ; alors, cette fin c'est affaire d'occasion. (...). Non, les Gitans t'embêtent pas si tu arrêtes. Mais peut-être à condition de ne plus rester là où on habite. (...). On n'arrête pas de savoir si on reste dans ce boulot, si on le quitte, si on y retourne, si on revoit ou non les Gitans, la famille, si on devient un voyou, on n'en finit pas de savoir où on est, ce que l'on quitte, ce que l'on trouve. C'est comme si tu avais le choix entre une foule de maisons avec autant de familles, où tu peux entrer et sortir comme tu le veux : tu te dis, « il faudra bien que j'en choisisse une un jour », parce que c'est très fatigant de changer sans arrêt de milieu, mais, c'est en même temps tellement agréable de vivre toutes ces facettes qu'il faut que quelque chose, quelqu'un t'arrête, te dise, « ça va maintenant, stop, tu restes ici ». Ce qui est certain, c'est que les Gitans ne nous bloquent pas. On paye toujours la came à la livraison et on trouve forcément quelqu'un à mettre dans le coup. Alors, les Gitans, c'est 'ni vu ni connu' ; tu les croises un mois après et ils te voient même plus. C'est leur façon d'être corrects ; et moi je trouve que c'est très généreux : ils nous rendent à notre anonymat. »

#### **3.1. Cohésions familiales.**

Ce fut notre premier étonnement, notre première découverte, dans cette recherche : la grande majorité des familles de ces jeunes trafiquants présentent les caractères d'une haute cohésion. Le second étonnement nous permit de comprendre que cette qualité des rapports intra familiaux était précisément déterminante dans le choix des profils de ces jeunes trafiquants ; nous imaginions, en début d'enquête, que nous avions affaire à une population de jeunes de milieux particulièrement favorisés économiquement. Nous supposions en quelque sorte que des jeunes ne pouvant reproduire les situations avantageuses de leurs parents fortunés choisissaient aujourd'hui ces activités comme

autrefois les mêmes choisissaient le métier d'antiquaire et les échanges troubles qui le caractérisent : ces cas se présentaient , mais aussi bien d'autres, tels des jeunes de milieux agricoles modestes, ou encore des enfants de fonctionnaires de classes moyennes. Bref, notre a priori somme toute bien confortable qui consistait à dire que cette transgression était l'apanage, encore une fois, des plus nantis, ne résistait pas à l'épreuve du terrain. Notre échantillon suggère un 'profil type' du jeune trafiquant étonnant en regard des représentations usuelles du passeur de drogues. Nous présentons ci dessous un tableau répertoriant la dispersion de notre échantillon de 79 personnes en France et Espagne selon les professions des parents, le nombre de générations de présence dans l'actuel lieu de résidence, le nombre de divorces parentaux, le niveau d'études des jeunes trafiquants et la localisation de leur résidence par rapport à celle de leurs parents.

<b>Profession des parents</b>	<b>effectifs</b>	<b>antériorité locale (en générations)</b>	<b>divorces des parents</b>	<b>niveau études</b>	<b>lieu de résidence</b>
ouvrier employé en milieu rural	7	de 3 à 6	0	2 bac 4 bac+2 1 bac+4	4 dans famille 2 près famille 1 loin famille
petite exploitation agricole familiale	5	de 5 à + de 10	0	3 bac 1 bac+2 1 bac+4	3 dans famille 2 près famille 0 loin famille
grande exploitation agricole	8	de 4 à + de 10	0	4 bac 3 bac+2 1 bac+4	3 dans famille 3 près famille 2 loin famille
fonctionnaire moyen	6	de 1 à 4	0	1 bac 3 bac+2 2 bac+4	4 dans famille 2 près famille
haut fonctionnaire	9	de 1 à 3	2	2 bac 3 bac+2 4 bac+4	5 dans famille 3 près famille 1 loin famille
profession libérale supérieure: avocats, médecins,...	11	de 2 à 9	2	1 bac 4 bac+2 6 bac+4	8 dans famille 2 près famille 1 loin famille
ouvrier employé en ville	14	de 3 à 10	1	2 bac 7 bac+2 5 bac+4	7 dans famille 5 près famille 2 loin famille
artisan, contremaître ville	8	de 2 à + de 10	1	4 bac 2 bac+2 2 bac+4	2 dans famille 3 près famille 3 loin famille
commerçant ville	11	de 1 à 10	0	4 bac 6 bac+2 1 bac+4	5 dans famille 2 près famille 4 loin famille
<b>TOTAL</b>	<b>79</b>	<b>de 1 à + de 10</b>	<b>6</b>	<b>23/ 33/ 23</b>	<b>41/ 24/ 14</b>

**Les jeunes trafiquants et leurs familles**

Ce qui retient probablement le plus l'attention, c'est la longue présence, dans les villes ou villages de Catalogne française et espagnole des familles des jeunes trafiquants : sur 79 familles, 68 résident dans les mêmes lieux depuis plus de deux générations, 53 depuis plus de quatre générations et 30 depuis plus de sept générations. Les plus anciennes familles sont celles appartenant aux milieux les plus modestes, propriétaires de petites exploitations familiales agricoles, ouvriers et employés de Perpignan, Gérone, Lérida, Barcelone, Tarragone, mais aussi les plus favorisés, avocats, médecins, notaires, grands exploitants agricoles, et encore intermédiaires, artisans, contremaîtres et commerçants ; les fonctionnaires, malgré leur mobilité sont « du lieu » parfois depuis trois ou quatre générations. Il s'agit bien de familles « d'ici », de celles qui font référence, qui participent à la production et à la conservation des valeurs, des normes, qui savent énoncer l'ordre des légitimités locales, faire référence à cet 'âge d'or' qui leur confère une forte influence sociale<sup>21</sup>. On pourrait supposer qu'il s'agit d'une activité en quelque sorte 'réservée' aux fils de familles qui ont 'mal tourné', qui sont en rupture : il n'en est rien, plus de la moitié de notre échantillon (52%) de jeunes trafiquants partage le domicile des parents, et 30% encore habitent à proximité, dans le même quartier ou le même village<sup>22</sup>. S'agirait-il peut-être de jeunes fidèles à leur milieu familial mais mis en difficulté par des échecs scolaires ou universitaires ? non plus, puisque 70% d'entre eux ont au moins le niveau bac plus deux et trente pour cent le niveau bac plus quatre au moins ; sept jeunes sur neuf, enfants de haut fonctionnaires (ingénieurs, administrateurs, professeurs d'université) ont une formation supérieure à bac plus deux (et la plupart de ces jeunes trafiquants étant en cours d'étude, ces qualifications ne feront que s'accroître), comme dix enfants de professionnels libéraux supérieurs sur onze ; à ces classiques reproductions s'ajoutent de belles réussites, mobilités ascendantes : douze enfants sur quatorze d'ouvriers et employés en milieu urbain ont acquis, au moment de notre enquête, un niveau d'études supérieur à bac plus deux, comme cinq enfants sur sept d'ouvriers et d'employés résidant en milieu rural. Faut-il dès lors chercher auprès des parents quelque événement provoquant une rupture de ces continuités morales et territoriales locales ? Les divorces ne concernent que 7,5% des familles de nos jeunes trafiquants, c'est à dire sont très nettement inférieurs aux moyennes nationales. **En somme, si nous devons proposer un portrait type du jeune trafiquant- non consommateur nous dirions qu'il s'agit d'un jeune homme poursuivant des études supérieures, attaché à sa famille, unie et présente depuis plusieurs générations dans le lieu. Un jeune qui fait continuité familiale et non pas un 'héritier malheureux'<sup>23</sup>. Nous sommes au cœur de milieux marqués par la conservation et non par la rupture.** Fallait-il s'écarter des lignées familiales directes ? nous avons pu tracer quarante trois généalogies à trois ou quatre niveaux générationnels, incluant des lignées parentales proches ; trois 'modèles' se dégagent et suggèrent que nous avons affaire dans la quasi totalité des cas envisagés à des familles en ascension sociale, culturelle et économique généralisée, y compris dans les milieux ouvriers, et rien ne semble différencier les places et trajectoires de ces jeunes de leurs cousins proches ou plus lointains : rien, sinon cette activité invisible des trafics de psychotropes pratiquée sur le mode d'une lucrative, utile et souvent passionnante activité transitoire, nous le verrons plus avant.

---

<sup>21</sup> M. HALBWACHS : La mémoire collective. PUF . Paris. 1937, et rééditions.

<sup>22</sup> Y. GRAFMEYER, F. DANSEREAU (dir.) : Trajectoires familiales et espaces de vie en milieu urbain. J.P. LEVY, Habitats et habitants : position et mobilité dans l'espace résidentiel. Presses Universitaires de Lyon, Coll. Transversales. 1998.

<sup>23</sup> Anne GOTMAN, Dilapidation et prodigalité. Nathan, Essais et Recherches. Paris, 1994..

Il n'est pas simple de proposer des modèles ou des types obtenus d'un corpus de généalogies : chacune présente en effet de grandes singularités, et ce qui est commun au plus grand nombre renvoie à des marquages de l'histoire sociale et économique tellement partagés que les différenciations sont peu évidentes : il en va ainsi des migrations des campagnes vers les villes de haute centralité, aussi bien en France qu'en Catalogne, dans les années 1955-1980. D'autre part les 'calques' ou superpositions de tracés généalogiques ne renvoient à rien de plus que d'ininterprétables apparentements graphiques, et au mieux à des reconnaissances d'évolutions démographiques ressemblantes. Par contre dès lors que l'on note les convergences de mobilités (ou sédentarités) à la fois spatiales, économiques et culturelles dans des trajectoires intergénérationnelles, alors des apparentements de sens, de destinées se présentent à nous<sup>24</sup>. Nos critères d'apparement peuvent donc varier d'un modèle à l'autre. C'est ainsi que nous avons opéré afin de dégager des modèles non pas d'évolution démographique mais de mobilités intergénérationnelles : trois formes se dégagent du corpus ; les professions libérales en milieu urbain et rural, les ouvriers et employés en milieu urbain, les mêmes en milieu rural.

Nous rapportons trois généalogies à quatre niveaux générationnels indiquant les dates de naissance, les métiers et localisations résidentielles ainsi que les regroupements résidentiels actuels. Nous avons comparé ces graphiques avec ceux proposés par Alain Tarrus<sup>25</sup> en 1997 dans une recherche sur les mobilités résidentielles caractéristiques des habitants du département des Pyrénées Orientales durant ces cinquante dernières années. L'écart est considérable : nous sommes loin des modèles généraux qu'il établit à partir de plusieurs centaines de généalogies (pour les personnes nées entre 1947 et 1955 le taux de migration vers d'autres régions françaises afin de trouver du travail pour démarrer sa vie professionnelle était de plus de 57% ; ce taux s'amplifie encore pour ceux nés entre 1957 et 1965 jusqu'à plus de 67%) . Nos relevés caractérisent en effet des familles pratiquement sans mobilité résidentielle, tout particulièrement pour ce qui concerne les branches auxquelles se rattachent les jeunes trafiquants. Saisissent-ils une opportunité de demeurer ici encore ? ou bien cette double existence correspond-elle à une migration symbolique ?

Nous avons donc pu reconstituer des arbres généalogiques de familles de classes moyennes urbaines (parents commerçants ou exerçant des professions libérales), de classes moyennes rurales (enseignants, commerçants, agriculteurs) et d'employés et ouvriers résidant en milieu urbain. Ces généalogies permettent d'identifier des trajectoires familiales et individuelles socio-spatiales : nous attachions en effet un intérêt particulier à l'identification des métiers et des lieux de résidence des personnes situées sur ces organigrammes que sont les généalogies. Nous avons systématiquement relevé quatre niveaux générationnels. Une typologie comprenant trois classes ou types permet de dégager des formes généalogiques représentatives de chacun des trois milieux. Nous ne présenterons pas ici les types exemplaires : des structures aussi complexes que les agencements de parenté amalgamant de 20 à 26 personnes en quatre générations dès lors qu'elles sont annotées de renseignements nécessaires à l'analyse sociologique, comme les professions, les lieux de résidence, les âges, se révèlent particulièrement identificatrices. Ces identifications sont bien sûr davantage à portée des membres de la famille que des personnes extérieures. Or, précisément, une des caractéristiques déjà notée de la situation de ces jeunes réside dans la forte réalité du lien social familial qui les protège longtemps : lorsque survient

---

<sup>24</sup> on lira divers travaux d'Yves GRAFMEYER, dont Habiter Lyon, Presses Universitaires de Lyon. 1993.

<sup>25</sup> A. TARRIUS : Fin de siècle incertaine à Perpignan. Ed. Trabucaire, Perpignan 1997.

un problème, une des premières réactions de la famille nucléaire consiste à masquer aux yeux de tous, et surtout des proches parents, la révélation de la « faute commise ». Cette recherche n'ayant pas vocation à confidentialité, nous n'exposerons pas les tracés généalogiques, et nous ne signalerons que quelques caractéristiques générales.

La première observation nous permet de constater que les familles les plus représentatives<sup>26</sup> des structures généalogiques sont celles dont les membres sont les plus attachés au même lieu ; ainsi, dans une famille de 22 personnes distribuées en quatre niveaux générationnels à partir d'un couple d'aïeuls (nés en 1892 et 1890), nous ne repérons aucune mobilité résidentielle : il s'agit d'une famille représentative du milieu des employés et ouvriers urbains, et non, comme on pourrait le supposer de villages ruraux reculés.... parmi cette population urbaine, 35% des familles sont dans le même cas (5 familles sur 14) et seules 3 familles suggèrent quelques mobilités (à hauteur de 20 à 25% des effectifs) liées aux trajectoires professionnelles, assorties de retours pour la retraite ou en cours d'activité. Dans les six familles restantes, la mobilité résidentielle affecte seulement de 10 à 15% de l'effectif familial généalogique. Classes moyennes urbaines et rurales présentent des caractéristiques proches, sinon que, dans le cas des classes moyennes rurales la mobilité des deux dernières générations est plus élevée : de 17 à 40% des effectifs vont résider soit dans des communes de périphérie urbaine, soit, en provenance des villages ruraux, dans la ville. Il ne s'agit dans la plupart des cas que de « sauts de puces », de déménagements de proximité (12 à 45 km). Nous sommes bien en présence d'un ensemble de familles fortement implantées dans le lieu. Bien sûr cette caractéristique seule ne suffit pas à identifier des familles gardiennes des valeurs et des normes locales. Un second constat nous permet de conclure en ce sens : les divorces, rares dans la génération des ascendants directs des jeunes trafiquants, le sont aussi dans l'épaisseur généalogique. C'est ainsi que parmi les 68 personnes constituant nos trois modèles généalogiques, 3 seulement ont divorcé. Le constat de la rareté des séparations, c'est à dire de la haute cohésion familiale, redouble celui attaché à l'immobilité résidentielle : fidèles aux lieux, fidèles aux siens. Il s'agit bien là de traits identifiant les milieux du conservatisme local, gardiens des valeurs, agents actifs de la reproduction sociale. Ces milieux sont au cœur des dispositifs locaux de stabilité sociale, économique et culturelle. Par ailleurs on observe dans toutes les familles ce phénomène d'ascension socio- professionnelle, génération après génération qui a caractérisé l'évolution générale de notre société depuis le début du siècle. Les jeunes de la dernière génération, parmi laquelle se comptent les trafiquants, restent tard dans les familles ; il est impossible de différencier, du point de vue de cette fidélité, les trafiquants des autres jeunes.

Ce que nous révèle donc le tableau ci-dessus « les jeunes trafiquants et leurs familles » est généralisable à la profondeur généalogique : c'est de formations familiales de longue stabilité que sont issus les jeunes et nouveaux trafiquants d'héroïne. Non-consommateurs bien sûr, car nous ne sommes plus dans le cas désormais bien connu de ces jeunes dealers consommateurs issus de « bonnes familles ».

---

<sup>26</sup> qu'entendons-nous par « représentatives » ? Nous avons affecté chaque génération d'un coefficient de mobilité spatiale et sociale (sédentarité/ déménagements, ascension , stagnation ou régression économique) et une reconnaissance de structure exprimant l'intensité du lien (caractère plus ou moins nucléaire ou étendu des familles). Nous avons, pour chaque milieu étudié, choisi une famille bien sûr singulière, puisque réelle, mais agrégeant le plus de caractères moyens observés.

### 3.2. Cohésions sociales locales

La cohésion familiale produit des stratégies de « sortie », lorsque le besoin se fait sentir, qui sont généralement crédibles auprès des autorités judiciaires et policières locales parce que facilitées, portées, par une société de « braves gens » bien connus. Le paradoxe apparent est que d'une part les moyens d'une « mise à distance » par une fuite, une nouvelle localisation du jeune trafiquant est souvent hors de portée : les familles sont « d'ici » et entretiennent de ce fait peu de réseaux spatialement lointains présentant les mêmes caractères d'homogénéité. Par contre la « distance sociale »<sup>27</sup> est facile à /r/établir entre le jeune et le milieu des trafiquants professionnels 'permanents' qui le fournissent en psychotropes divers. En effet ce dernier milieu lui est constamment étranger et l'invisibilité du jeune 'fils de famille' tient à cette estranéité, à condition de ne pas s'hypervisibiliser, nous l'avons écrit, dans les lieux de l'exposition urbaine de ces échanges, dans les 'territoires psychotropiques'<sup>28</sup>. Le jeune est donc comme absorbé par la densité du lien social familial et local : stages chez un oncle, si le manque d'emploi est présenté comme cause de la délinquance, sorties avec les cousins ou autres parents collatéraux, si l'ennui, la solitude tient lieu d'excuse. Ces familles sont localement à l'intersection de nombreuses associations, groupes d'affinité, etc, qui apparaissent toujours comme le 'corps sain' qui a, un instant, comme par inadvertance, oublié l'un de ses membres et le fait donc circuler avec plus d'intensité auprès des nombreux réseaux d'appartenances locales<sup>29</sup>. Les 'sorties' sont en quelque sorte simples, immédiates. Ce processus, paradoxalement encore, banalise d'autant plus ces incursions dans le monde des 'trafiquants de la mort' : c'est à dessein que j'emploie ce mot, que de nombreuses familles de jeunes trafiquants ont employé lorsque je les ai rencontrées, mais elles ne l'utilisaient jamais pour leurs enfants, supposés, car « ce ne sont ni des consommateurs ni des voyous », être victimes de ces pourvoyeurs de mort, toujours ailleurs. Le jeune était « sorti » de la famille et de ses exigences de représentativité locale, et voici tout simplement qu'on le fait à nouveau « entrer » dans le rang. Cela ressemble fort aux voyages vers l'Inde des jeunes en rupture de banc familial dans les années 1970. La banalisation de ces circuits est telle que, dans certains cas, un frère ou une sœur reprend immédiatement le commerce de psychotropes abandonné par le jeune découvert (cas de la troisième généalogie exposée). Des amis, tout aussi 'propres', demandent même, lorsqu'ils sont dans la confiance, à bénéficier de cette situation lucrative de passeur. Quant aux Gitans, ce sont des interlocuteurs bien commodes : pourvu qu'un semblable 'invisible' remplace celui qui réintègre son milieu et sa morale sociale, il n'y a pas de problème :

« On les voit défilier de loin , nous dit en espagnol un Gitan domicilié à Perpignan ; nous, ce qu'on leur dit, c'est 'allez-y tout seul' et si vous pouvez pas, un jeune comme vous doit vous remplacer, un 'invisible' en vaut un autre. De toute façon quand ils arrêtent on ne les voit plus pendant quelques jours ou un peu plus et puis tu les vois rappliquer pour demander leur 'caution' ; alors, on règle tout, bien, bien. »

La 'caution' est une institution caractéristique de ces filières là : au bout de quatre ou cinq passages réalisés sans embûches (gain de 250 à 400 000 francs pour les transports –qui peuvent parfois nécessiter une mobilité jusqu'à la frontière italienne-, indépendamment des reventes 'personnelles' directes à des consommateurs) le

---

<sup>27</sup> J-C. CHAMBOREDON, M. LEMAIRE : Proximité spatiale et distance sociale : les grands ensembles et leur peuplement. Revue française de Sociologie. n°1. 1970.

<sup>28</sup> J. FERRANDEZ : colloque de Barcelone La ville, l'argent, la mort. Mai 1996, Barcelone.

<sup>29</sup> Norbert ELIAS : La société des individus. Op. cit.

fournisseur de Lérida, de Gérone ou de Tarragone, prélève une somme de 80 à 100 000 francs sur ses dettes envers le jeune trafiquant (il y a 'dette' du fournisseur car le jeune trafiquant, après deux voyages, doit faire l'avance du prochain chargement, ou du moins d'une grande partie) et lui signifie qu'en « fin de travail » tel parent à lui, résidant à Perpignan, la lui rendra. Cet allié d'un même clan devient dès lors le correspondant local du jeune de 'bonne famille'.

Trois activités caractérisent l'emploi du jeune trafiquant dès lors qu'il a franchi la frontière, en retour avec sa 'cargaison'. Ces activités peuvent diversement se combiner suivant le moment, les dispositions et opportunités du jeune, les besoins des réseaux locaux qu'il dessert.

Les passages à haut risque : il s'agit de franchir la frontière franco-espagnole avec des chargements importants de cocaïne et d'héroïne, mais encore d'anabolisants, en direction de la frontière italienne ; entre Toulon et Nice la 'marchandise' est livrée à un passeur en route pour l'Italie. Un tel voyage peut rapporter jusqu'à 100 000 francs. Il leur est strictement interdit de négocier tout ou partie des substances transportées avec des dealers locaux tout au long de leur trajet. Des jeunes trafiquants de 'bonnes familles' effectuent chaque mois ces transports ; d'autres une fois par trimestre ou moins. Dès lors que tel ou tel est arrêté à la frontière, particulièrement fouillé, suspecté donc, de tels transports ne lui sont plus confiés. Souvent les passages de frontière sont effectués par un couple, réel ou fictif, accompagné d'un enfant d'amis ou de parents. Ces trajets visent à libérer des Italiens des activités de passeurs, qui devenaient de plus en plus visibles. La présentation de soi sous forme de « jeune famille convenable » était déjà utilisée par les Italiens, qui n'hésitaient pas à effectuer des aller-retours en camping car.

les ventes aux consommateurs 'socialement proches'. Il s'agit en fait d'un secteur d'activité de haute rentabilité : celui des consommateurs que le jeune peut toucher ou les personnes qu'il peut amener à consommation d'un quelconque psychotrope d'usage illégal, du fait de sa propre position sociale. Le principe de cohésion sociale joue à plein : d'une part l'influence de ces jeunes de bonnes familles est importante dans leur milieu proche, et d'autre part les transactions sont protégées par le caractère intra-groupe de ces affinités. Le gramme d'héroïne ainsi revendu produit un bénéfice de trois cents francs environ, selon la qualité, il en va de même pour la cocaïne ; l'ecstasy rapporte environ 15 francs par comprimé et ... le faux Viagra, vendu 110 francs le cachet s'achète à Gérone 30 francs. Un trafiquant 'moyen' recueille mensuellement dans cette activité environ 80 000 francs de bénéfice, un 'grand' de 120 à 150 000 francs et un 'petit' de 30 à 40 000 francs.

les ventes aux personnes originaires d'autres lieux et d'autres milieux bien souvent, qui sont orientées vers tel ou tel jeune par le 'correspondant Gitan local', par crainte de repérage, ou pour accélérer les rotations transfrontalières du jeune. Cette dernière activité est à la fois crainte, car ces nouveaux venus visibilisent le jeune trafiquant, et désirée car il s'agit là de gains faciles. Les bénéfices de cette troisième activité sont de l'ordre de 30 000 francs par mois. Certaines personnes, des jeunes femmes notamment se spécialisent dans cette troisième activité à partir d'activités de vente commerciale légale dans des magasins ou des véhicules.

Parmi les quinze jeunes trafiquants qui nous signalèrent avec précision les gains de l'année précédant notre rencontre (1997 pour la plupart), les bénéfices allaient de 840 000 francs à 2 300 000 francs ...

« Les Gitans, nous dit l'un d'eux, ne sont surtout pas un problème ; d'abord tu te rends compte de leur intelligence, quand tu les fréquentes pour ces trafics, et puis c'est leur générosité. Evidemment on les quitte quand on le veut, parce qu'ils ne s'aventurent pas dans notre milieu et nous dans le leur. Mais on sait que pour un sortant il faut au moins

un entrant, et deux si possible, et on les leur procure. On reste amis longtemps après, parce que, si on s'en sort bien [cet interlocuteur avait arrêté ses trafics trois mois auparavant sans avoir jamais été inquiété durant ses seize mois d'activité] on garde un souvenir extraordinaire de tous ces moments. Quand on travaille, on sait tout au long de la route où on peut en trouver qui nous aideront en cas de pépin. Ils nous disent exactement où sont tous leurs parents dans les villes et les villages, et ils nous les présentent au tout début, quand on ne peut pas encore être repérés ou suspects. Aucun Gitan ne te demande rien, et tu sais que tu deviens proche d'eux, fortement. C'est comme si tu te disais qu'il serait possible, simple de vivre avec eux si tout venait à foirer.» Cette dernière assertion se transforma en réalité pour certains jeunes trafiquants.

### **3.3. Nouveaux rapports inter-ethniques.**

Si les familles « réintègrent » rapidement leurs enfants dès lors qu'une arrestation ou un signalement insistant les alerte, il n'en demeure pas moins que certains jeunes n'ont pas cette opportunité, soit qu'ils refusent l'aide des leurs, soit qu'un rejet catégorique suive ce moment. Dans notre échantillon nous avons pu approcher onze jeunes qui étaient dans cette situation de rupture, ce qui représente environ un tiers des personnes repérées par la douane ou par la police.

A l'exception de l'un d'entre eux qui, après une détention de huit mois, s'engagea comme logisticien dans une ONG en zone subsaharienne tout en rompant avec sa famille, le plus grand nombre consolidait ses relations avec les milieux gitans andalous, avec les Noirs- africains en migration, et souvent avec des Marocains spécialisés dans les transports de psychotropes (résine de cannabis mais encore cocaïne, héroïne, etc). Ils entraient alors dans un univers nouveau pour eux : accueillis et hébergés par ces compagnons, ils devenaient des voyageurs internationaux prêts à toutes les astuces pour acquérir une notoriété nouvelle.

L'histoire d'un étudiant de Barcelone âgé de 23 ans est particulièrement révélatrice de ces trajectoires de sortie des milieux locaux bien insérés pour rejoindre les Gitans. Nous l'appellerons Andreu. Ses parents sont boulangers dans une ville moyenne de Catalogne ; deux sœurs sont plus âgées que lui et l'une est mariée.

Andreu était spécialisé dans les « croisements » à la frontière hispano- française : il était approvisionné à quelques kilomètres de la frontière, dans une station autoroutière, soit par un Gitan Andalou de Figières, soit par tel ou tel jeune Français. Après passage des postes de douane, toujours dans une station d'autoroute, il transférait les psychotropes transportés dans d'autres véhicules désignés. Andreu possédait une excellente raison pour effectuer ses fréquents aller- retours : il effectuait un stage long et sans réelle autre utilité que celle d'alibi dans une université de Montpellier. Il n'était jamais présent auprès de sa voiture lorsqu'une personne « chargeait », et de même il transférait sa marchandise dans telle voiture en l'absence du conducteur.

C'est durant l'année 1997 qu'il fut arrêté, alors que, attablé au bar d'une station service d'autoroute il patientait un délai raisonnable avant de repartir vers la France : plusieurs policiers venaient d'arrêter en flagrant délit un Gitan en train de placer dans le coffre un paquet de 1,2 kilogramme de cocaïne, deux cents grammes d'héroïne et « quelques milliers de pilules d'ecstasy qu'ils n'ont pas repérées » nous dit-il. Andreu comme le Gitan plaideront l'erreur de voiture, ce qui lui vaudra une relaxe après quatre mois d'emprisonnement. Les policiers possédaient pourtant un dossier bien argumenté le concernant, dont son père fut précisément informé. A sa sortie de prison sa sœur aînée l'accueille et lui signifie que « désormais (son) père le considère comme mort » et que

ses deux sœurs elles-mêmes ne désirent pas le côtoyer davantage : leurs destins se construisent difficilement vers d'autres voies et elles ne veulent pas que l'opprobre jetée par Andreu sur sa famille la déstabilise. Bref, il doit aller ailleurs, quitter son milieu familial, son quartier ; sa sœur lui donne la somme de cinq cent mille pesetas, soit environ vingt mille francs français « pour se refaire une vie honnête ailleurs ».

« Comme je ne desserrais pas les dents, je croyais qu'ils allaient m'engueuler et puis j'étais prêt à payer ça pour rester dans la famille, ma sœur a ajouté, quand elle a remis le moteur en marche, « et ta mère te maudit ». Je suis resté planté là, complètement vidé. J'ai pleuré comme un gosse et puis, presque de suite j'ai pensé : je vais chez les Gitans. (...). c'était pas pour la drogue, je me rendais compte tout d'un coup que je n'avais pas d'autre choix ; l'année passée dans les trafics aboutissait à cette situation : les Gitans ou ma famille, rien entre ou ailleurs. C'était un bloc contre un autre.»

Andreu va habiter un modeste studio dans une cité de la banlieue barcelonaise peuplée de Gitans andalous. Rapidement il trouve une compagne gitane :

« Je n'ai fait aucun effort, j'étais bien. La famille de mon amie me respectait parce que j'avais de l'instruction et que je n'avais jamais consommé de drogues. »

Après quelques semaines le couple, conseillé par des amis, va s'installer près de Grenade. Andreu possède des adresses et des recommandations auprès des Gitans du lieu et des Sénégalais qui sont depuis peu installés dans cette région. Pendant trois mois ce couple effectuera un aller-retour hebdomadaire afin de transiter de l'héroïne mais aussi du cannabis vers Barcelone.

« On mettait deux ou trois jours, c'était chaque fois du tourisme, et plus ça avait l'air de tourisme, plus on était en sécurité. Mais on n'a jamais été inquiétés. Il ne fallait pas que je me fasse arrêter pour quoi que ce soit, c'est tout. Alors, stationnements dans des parkings, restaurants aux heures pleines, achats raisonnables dans les commerces, hôtels modestes ou même pensions. (...) Je continuais sur ma morale de famille, celle qui m'avait rendu 'invisible' pendant des mois. Et, vite, on m'a proposé mieux. »

Mieux, c'est à dire des circulations internationales à hauts rapports. Andreu vivait désormais « de plein pied avec les Gitans, les Sénégalais et les Marocains, c'est à dire toutes les drogues ». Cette position, en milieu de producteurs et de trafiquants de psychotropes, à l'intersection des collaborations inter-ethniques le place « en position avantageuse pour des grands coups internationaux : on était une quarantaine d'espagnols comme ça, plus de dix Français du Sud de la France, près de Grenade, et on se trouvait au milieu des Gitans ou des Sénégalais, comme eux : on était des étrangers, des ethniques comme eux. (...). La différence entre les uns et les autres ne venait pas de nos couleurs mais de la façon dont on se comportait par rapport aux drogues ; quand je dis « drogue », c'est cocaïne prise sans mesure et surtout héroïne. Disons qu'on était près de cent, entre Gitans, Noirs, Marocains, Espagnols, et Français à travailler dans les livraisons, la protection des transformations, et plusieurs boulots comme ça, à ne pas consommer : on forme un groupe solide, on se reconnaît, on sait qu'on peut bien travailler et que notre vie ne sera pas l'enfer de la dégradation, même si toujours il y a ce risque des lois. Ensuite, il y a par ici plein de 'routes de la mort', comme disent les Gitans : des gars, des filles foutus, défoncés sans retour possible : c'est la route du Portugal ; tu en vois dans tous les villages qui vont jusqu'à Lisbonne ; c'est la route de la côte, avec le mirage des touristes riches, la prostitution des jeunes Marocaines, et tous les voyous, tant et tant, qui font leur sale société

-Mais où sont les gens du coin dans tout ça ?

-On vit sans les voir ; on a notre petite société à nous, comme les Gitans, comme les Gitans oui, avec beaucoup d'honneur. Les gens voient les défoncés, les victimes quoi. Nous, ils ne savent pas ; ils nous traitent de 'Gitans' mais pas méchamment. (...). On n'a plus de droits, on le sait ; mais on se porte bien et on commence à faire nombre ; il

arrive quelques Italiens ; les Hollandais qui passent font vite, très vite, pour des livraisons de kif ; les Anglais, on en connaît, mais ils sont encore dans la défonce, alors on fréquente pas.

-Et ça vous amène quoi d'être entre garçons et filles d'origines différentes ?

-On connaît tout : comment se démerder en France, en Espagne, en Italie, au Maroc, en Belgique ; on a toujours quelqu'un là où on va. Et on peut tout le long 'croiser' avec les Gitans si on a l'impression d'être repérés. Nous on connaît cet endroit, cette ville et eux ils sont tout le long.

-Ils ont le pouvoir alors ?

-Tu vois mal les choses ; je t'explique qu'il n'y a plus de problème entre eux et nous, on devient Gitans si tu préfères, on est comme eux, on a plus rien à attendre de la société, donc plus rien à perdre pour nous. Alors pourvu qu'on se sente toujours bien sans faire de projets...

Depuis les premiers mois de 1998 Andreu se déplace vers la Belgique et la Hollande pour des livraisons d'héroïne et de résine de cannabis ; il « redescend » de l'ecstasy de « la meilleure qualité ».

Andreu ne sait plus à quel monde social il appartient, il ne formule pas de projets, se sent différent de tous, mais « heureux » dans ces milieux de côtoiements incessants d'insaisissables partenaires :

« J'entasse des pesetas, mais je ne sais pas pourquoi. Je ne suis pas un voyou et je ne le serai jamais ; on n'aime pas, les Blacks, les Arabes, et les autres qui bossent, se faire remarquer, frimer. On n'aime pas les petits voyous de boîtes ou les gars qui en font trop, les « locos » qui t'amènent des ennuis. (...). On est un « monde correct », sans famille, mais avec beaucoup d'honneur. On se voit un moment, et puis on passe à d'autres dans ces cent copains. On n'est pas liés mais on se reconnaît et on sait que maintenant on peut plus se lâcher. On est une autre société qui n'existait pas jusqu'à maintenant : les hommes libres qui ont plus de projets à faire. regarde les tous ceux que je rencontre et écoute les : ils sont tous intelligents, ils ont tous fait des études, ou bien ils sont très généreux. (...). Avec tous ceux qui sont encore dans leur famille et qui travaillent aux frontières et avec tous ceux qui nous quittent pour rentrer dans le rang, mais qu'on perd pas de vue, ça fait des milliers en deux ou trois ans. Tu vois où on va ? 5...). Je n'ai jamais vendu directement à des gars démolis, j'aurais pas pu voir la souffrance. Alors je ne sais plus où je suis, il faut que je m'assume comme les Gitans libres, et les autres, le moment, profiter du moment pour être bien. Composer une vie de moments biens. J'ai même pas peur au passage des frontières, puisque maintenant c'est d'autres qui me doublent sur cent kilomètres à l'Ouest ou à l'est des Pyrénées.(...) La seule chose qui m'embête, c'est la rencontre avec les camionneurs qui ont chargé au port de Barcelone ou à Sant Ander et qui ont planqué la marchandise que je dois récupérer dans des endroits impossibles de leur remorque. Là je suis obligé d'aider et quand je vois ces pauvres pères de famille suer de terre pour transvaser, j'ai envie de les dénoncer . Ils font partie du monde des « honnêtes gens », et ils doivent flanquer une baffe à leur fils qui fume un joint. Je ne peux plus voir ces gens qui jouent sur deux tableaux.

-Tu veux me faire croire que toi et tes copains vous n'êtes pas des passeurs pour des gens bien plus riches que vous et qui jouent sur plusieurs tableaux ?

A cette question Andreu ne répondit pas et me promit de « me faire comprendre » lors d'une proche discussion.

Elle eut lieu le lendemain soir même dans un appartement de Baena, au Nord-Ouest de Grenade, sur la route de Cordoba. Autour d'Andreu, sa compagne, deux Sénégalais, une jeune femme se présentant comme Marocaine et un Français

originaire de Narbonne. Je venais de passer six journées à Grenade, puis une journée à Malaga. Lors d'échanges dans les situations les plus naturelles, sur des marchés ou à la terrasse d'un café, alors qu'abstraction était faite de mon identité professionnelle de sociologue et que celle de Tunisienne prenait le dessus, les propos tournaient toujours autour des présentations de soi et j'avais noté combien était forte la rotation des partenaires, des interlocuteurs d'origines différentes. Andreu avait bien signalé à ces invités qui j'étais et quelles questions je posais. La discussion dura jusque tard dans la nuit ; chacun se questionnait et bien sûr interrogeait ses voisins sur l'existence de ces « mafieux » que sans cesse on objectait à leur vision de solidarités nouvelles qui confortaient cette sorte de société des « gens de nulle part ». Chacun d'entre eux ne connaissait d'une part que des « professionnels » du transit, proches de leur propre situation, ou bien des « bourgeois honteux », qui prenaient place dans quelques transports ou accompagnements momentanément, ou encore, bien sûr, des consommateurs. Les cercles de ces relations « professionnelles » suffisaient à décrire de vastes espaces et de longs itinéraires ; nul besoin n'était d'identifier des puissances occultes et manipulatrices pour rendre compte de leur position. En somme, comme le conclut la jeune Marocaine, étudiante, en migration depuis deux années en Espagne, et citoyenne française par naissance :

« J'ai compris qui on est depuis que j'observe les chrétiens espagnols : ils forment le « peuple de Dieu » et sont considérés comme bourrés de vices et de défauts, et ils sont conseillés par les prêtres, qui sont d'ailleurs, d'autre part, du Vatican ou du Ciel, et qui parlent comme s'ils n'avaient aucun des défauts et des tares du « petit peuple de Dieu ». Tu remplaces la religion par la dure (héroïne, cocaïne, ...), tu considères qu'elle vient de partout, comme la foi, -tu as compris que maintenant on la produit partout ?- , qu'on est dans un moment de vastes conversions et que nous sommes les nouveaux prêtres. La morale et les bénéfices pour nous, la consommation pour eux, et les souffrances. (...). En observant les Gitans, et en voyageant souvent avec eux jusqu'en Autriche j'ai compris autre chose : les Gitans et nous, on va leur 'péter à la gueule' bientôt, aux bien installés. Ils matraquent partout les étrangers, mais les étrangers qui viennent d'un autre pays, qu'on peut embarquer avec un billet retour. Les Gitans et nous, nous sommes au milieu de tous ces gens, ils peuvent nous embarquer pour nulle part. Nulle part ils y sont depuis toujours les Gitans, et nous avec maintenant. On n'est pas des étrangers de dehors, mais on est dedans et on va leur faire péter leurs frontières et leurs morales. »

Véritable manifeste de l'« étranger de l'intérieur »....

Les discours moralisateurs sont toujours au rendez-vous : une société de nulle part, où la parole engage, contre une société installée d'où l'on vient mais où l'on ne peut retourner, une société honnie où toutes les paroles peuvent être tenues par tous, dès lors que l'on sait cacher, dissimuler.

Pourtant au-delà de ce mode d'expression, ce qui se traite ici, ce sont des agencements inusuels, de la « reformulation de plusieurs héritages »<sup>30</sup>. Non pas l'élaboration d'un nouvel ensemble homogène, linguistique ou comportemental, dans un sens plus large, mais une capacité de mise en commun de fortes différences. C'est ainsi que le vieux débat sur l'opposition entre communautaires (les Gitans dans ce cas) et sociétaires<sup>31</sup> est inopérant pour lire les diversités et proximités observables : proche des Gitans, Andreu n'épouse pas leurs coutumes ; comme sa compagne, sans quitter

---

<sup>30</sup> F. LAPLANTINE, A. NOUSS : Le métissage. Flammarion, coll. Dominos, Paris, 1997.

<sup>31</sup> Bien sûr la référence réside dans les propositions de Ferdinand TONNIES : *Comunitat i associacio*. Edicions 62, Barcelona, 1984. et les fortes nuances apportées par Max WEBER, en particulier sur l'efficacité des communautaires sur les changements à l'échelle sociétale : *L'idéologie protestante et l'esprit du capitalisme*. (divers éditeurs)

son monde Gitan n'imité pas pour autant des rôles de Paia, de « femme trop savonnée », comme elle dit. Ces individus suggèrent l'existence d'un phénomène émergent, exposent un mode de transformation, qui évidemment dérangent les porteurs des valeurs instituées, qui brouille les logiques bien frappées d'appartenances et d'identifications : ils sont pour le moins dans des perspectives d'instauration de rapports sociaux originaux ; moments plus que lieux , symptômes plus qu'états, négociations plus que principes, ils nous disent qu'aujourd'hui des renversements majeurs peuvent se produire dans l'ordre conservateur<sup>32</sup> des transmissions inter-générationnelles des « légitimes valeurs des non moins légitimes autochtones ». A leur façon ils nous exposent la célèbre phrase d'Hegel à propos de cet « ordre de vie naturel » : « l'heure de sa naissance ... est aussi l'heure de sa mort ». Ils représentent probablement une forme<sup>33</sup> de cette mort et suggèrent une nouvelle naissance, qui se traite probablement à partir de nombreuses autres formes.

### **3.4. De paisibles réussites.**

Nous avons pu connaître quatre personnes, dans le département des Pyrénées Orientales, qui, à la fois ne semblent pas identifiées par les services de police et développent, à partir de leurs gains dans les trafics de psychotropes, des réussites professionnelles certaines. Il s'agit d'une famille de Maghrébins, à partir des activités d'un enfant de 22 ans, d'une jeune femme de 26 ans de Perpignan, d'un jeune couple de 24 ans pour le garçon et 21 ans pour la fille, demeurant encore à Perpignan, et d'un jeune agriculteur d'un village de la plaine du Roussillon ; dans ce dernier cas, nous ne pouvons dire avec certitude si sa famille est complice. Bien d'autres personnes, couples ou familles connaissent probablement de telles situations de dissimulation et de réussite économique à partir des activités de trafics transfrontaliers. Il faut systématiquement multiplier par 3 ou 4 les chiffres que nous signalons pour restituer une proportion correspondant aux désignations faites par les personnes rencontrées ; ainsi, lorsque nous connaissons six personnes qui semblent à l'abri de tout soupçon (novembre 1998), il faut compter une cohorte de 20 à 25 personnes dans cette situation dans le département des Pyrénées Orientales. On peut donc penser qu'un peu moins de 20 personnes correspondent aux quatre cas d'investissement, dans leur réussite professionnelle, des sommes gagnées dans les trafics. En fait ce nombre doit être majoré de ceux, beaucoup plus nombreux qui, soupçonnés ou pris, rejoignent leur famille. Bien sûr ils ne poursuivent pas leurs activités mais tout de même disposent dans la plupart des cas de plusieurs centaines de milliers de francs. Nous pouvons raisonnablement situer autour de quatre-vingt personnes dans les seules Pyrénées Orientales la population qui, depuis 1996, a pu tirer bénéfice de ses trafics pour sa réussite personnelle dans des domaines d'activités légales.

Dans le premier cas cité, la famille de A. acquit une maison de lotissement et acheta des outils afin de parfaire l'installation, dans des activités artisanales, du père et du jeune trafiquant.

Ces sommes étaient relativement modestes par rapport aux gains : une idée remarquable vint à l'esprit de A. : faciliter l'achat de fourgons et de marchandises pour des Marocains et des Algériens qui sont actifs dans les circulations et reventes de

---

<sup>32</sup> H. MARCUSE : Culture et société. Ed. Minuit, 1967.

<sup>33</sup> On lira dans J. REMY (dir.) : Georg Simmel, ville et modernité. L'Harmattan, Paris, 1995. L' article de Patrik WATIER : « La modification des formes sociales et la construction de l'individualité ». On lira encore : G. SIMMEL : Philosophie de l'argent. PUF. Paris, 1987.

produits d'usage licite entre Perpignan et le Maroc. Tout cela nous fut décrit à Figières et à Gérone. Nous n'avons jamais tenté d'identifier les noms et les lieux de résidence de nos interlocuteurs.

« C'est à la confiance que ça marche. (...). Eux ils croient qu'on est bien installés dans le travail et qu'on place comme ça nos bénéfiques. Il y en a qui font le change, d'autres qui prêtent pour acheter des maisons, nous c'est pour le commerce qu'on est connus. On rend service, parce qu'on peut attendre plus longtemps que d'autres qu'on nous rende l'argent et on fait assez d'intérêts pour que bientôt j'arrête les trafics. A Perpignan on est beaucoup à faire ça [les prêts]; on se fait rendre en argent de là-bas, et on achète chez nous. Si un jour on vend là-bas, ce sera légal. (...). sans compter ce qu'on achète au pays, on rentre dans nos frais, on blanchit à peu près à 100%. Ca veut dire qu'un gars qui aurait pas nos entrées faciles se casserait la figure dans ces affaires là. (...). Comment ils font, les autres ? ils prêtent seulement sur les marchandises achetées en France et partagent le bénéf de la revente au Maroc ou en Algérie. Ils prêtent pas sur les fourgons. »

Les personnes d'origine étrangère sont extrêmement minoritaires dans ces trafics à Perpignan et dans sa région (environ 2%), nous l'avons bien signalé en proposant des profils types des jeunes passeurs.

La jeune femme de 26 ans que nous avons rencontrée à Lérida (Lleida) blanchit son argent dans une activité commerciale légale ; elle paie la location de sa boutique, un salaire d'employée et les rotations de stocks avec les bénéfiques de ses voyages jusqu'à réussite de son activité :

« Avant j'y allais toutes les semaines, puis j'ai commencé le commerce, et maintenant j'en suis au maximum à un voyage par mois. Bientôt j'irai vraiment en cas de besoin. Ce que je vends se paie surtout en liquide, alors pas de problème ; ma seule astuce c'est de déclarer plus d'achats que j'en fais réellement. Et c'est très facile ; d'habitude c'est l'inverse . (...). Alors, j'ai des fournisseurs qui passent du 'black' à d'autres commerçants et qui sont tout heureux de trouver ma pomme pour blanchir leurs affaires. Dix pas déclarés pour X, et dix déclarés en trop pour moi. »

Pour le jeune agriculteur, rencontré à Gérone et à Tarragone, la maison familiale a été magnifiquement réhabilitée au noir et des membres de la famille sont sensés vendre régulièrement sur de nombreux marchés : cette activité est quasi imaginaire mais permet de justifier de confortables rentrées en liquide. Les ouvriers agricoles qui travaillent dans l'exploitation sont déclarés (« je vais pas tomber pour une connerie comme ça ; et puis ces gens ont leur dignité. »). Par ailleurs cette personne nous dit « placer de l'argent en Espagne » sans autre précision.

Pour ce qui est du couple de 24 et 21 ans, rencontrés à Grenade et à Lérida, il s'agit d'étudiants de la même discipline dans la même université française (non précisée, mais la description de l'état du cursus ne trompait pas sur la réalité de cette situation), qui « prennent des vacances formidables » et constituent « un magot de placements impossibles à identifier qu'un bourgeois ne pourrait pas réaliser en trois vies ». Sur le chapitre de la morale, nos interlocuteurs nous diront que, « de toute façon, des profs qui jouent les notables dans l'université sont les plus crapuleux : un tel et un tel, pour preuve, font fonctionner des 'pyramidales' dans lesquelles ils n'hésitent pas à piller des étudiants, entre autres ». A nos questions sur le caractère de ces 'pyramidales' il fut répondu qu'il s'agissait d'activités licites mais que le principe était immoral ; lorsque nous objectâmes que leur trafic était à la fois illégal et immoral, nous obtînmes les mêmes propos que nous avons entendus à Grenade de la bouche d'Andreu, de la jeune Marocaine et de leurs amis Sénégalais, Espagnols et Français....

**Ainsi se généralisent et se banalisent rapidement les activités des trafiquants de psychotropes : ce n'est plus le repliement, l'étanchéité classique des contours**

**familiaux mafieux qui, le long de réseaux ainsi bien protégés mais à distance des sociétés locales facilitent la circulation des psychotropes interdits : c'est la forte insertion dans des milieux sociaux locaux de haute cohésion et porteurs des valeurs les plus conservatrices qui facilite, protège, habilite ces carrières de trafiquants. Valeurs attachées à la réussite économique seule, nonobstant les causes et effets dangereux des consommations liées à ces trafics pour les personnes et pour les sociétés. Une « bonne société locale » reproduit et protège son honorabilité, construite autour des valeurs attachées au travail et à la réussite, en défaisant radicalement les normes que fondent ces trajectoires exemplarisées : la clarté, la visibilité des échanges, que suppose le lien citoyen dans un contexte démocratique.**

Nous pensons, en inaugurant cette recherche, nous en tenir à la découverte de rapports nouveaux entre Gitans et Païos, accompagnés de cortèges de souffrances chez les uns et les autres, au long de ces trajectoires qui illustrent les écarts aux normes. En fait c'est toute autre chose que nous mettons en évidence : une déclinaison de statuts d' « étrangers de l'intérieur », de ceux qui se désignent comme des « aristocrates de l'ailleurs », rencontrés dans la région de Grenade, mais présents en de nombreux autres lieux, à ceux qui vivent une dualité des rôles sociaux à même de défaire, d'éroder, les systèmes de valeurs qui constituent un volet de cette dualité : le plan sociétal. Les écrits fantastiques de Bram Stoker au XIXème siècle, cette fondation d'un mythe contemporain, le vampirisme, réalisent peut-être la métaphore prémonitoire la plus proche de ce que nous décrivons dans ce bout de France désagrégé par la pauvreté, le chômage des jeunes, les excès claniques, les morales féroce­ment localistes<sup>34</sup> et la construction sociale, dans un tel contexte, du pouvoir des notables<sup>35</sup>.

## **L'impossible problématique d'une ethnicisation des comportements sociaux déviants.**

Une tendance actuelle de la recherche en sciences sociales, concernant les trafics et les consommations de psychotropes désigne les **groupes ethniques** comme porteurs de comportements spécifiques et justifie ainsi la recherche au cœur de ces groupes ou communautés. Les nations anglo-saxonnes, qui admettent constitutionnellement le fait communautaire ethnique, au contraire de la France, sont particulièrement concernées par ces positions de recherche. Leur démarche inspire depuis peu des chercheurs français<sup>36</sup>. Evidemment que l'on attende un renouveau de nos approches à partir d'emprunts à des courants de pensée anglo-saxon n'est pas nouveau et se révèle souvent riche<sup>37</sup>, mais, pour l'objet de recherche qui nous mobilise, la compréhension est précisément dans l'**inter**-ethnicité. Les transformations caractéristiques de tel ou tel groupe ne sont interprétables, et même visibles, que dans des effets dialectiques du

---

<sup>34</sup> L. MONICH : Histoires rocambolesques de l'élection cantonale 1976 en Roussillon. Ed Trabucaire. Perpignan. 1996.

<sup>35</sup> B. CANET : Le conflit. Evolution de la société politique des Pyrénées Orientales. DEA de sociologie. Perpignan, octobre 1998.

<sup>36</sup> : voir note séq.

<sup>37</sup> Evidemment les productions de l'Ecole de Chicago et celles d'E. GOFFMAN sont les plus connues pour leur influence en sociologie et anthropologie urbaines : voir Y. GRAFMEYER : Sociologie urbaine. Nathan . coll. 126, 1996. Y. GRAFMEYER et I. JOSEPH : L'Ecole de Chicago. Ed. Champ Urbain 1982. On lira encore les divers travaux d'I. JOSEPH.

rapport d'altérité aux autres populations, voisines dans les initiatives des réseaux, mais souvent très éloignées dans la production de normes spécifiques. Cette remarque revêt pour nous une importance majeure : en effet, rien n'est plus « naturel » et simple que de perpétuer et renforcer le stigmate de l'étranger, qu'il soit de l'intérieur ou de l'extérieur, à partir de ces positions qui visent avant tout à l'élucidation **intra**-ethnique des initiatives commerciales illégales. Devant ces difficultés et les reproches qui leur sont faits, ces tendances de recherche produisent des « codes déontologiques » qui extraient des observations telle ou telle population, que l'approche ethnique pourrait stigmatiser. Une telle réponse est désastreuse pour la recherche car elle revient à abstraire une population donnée d'une réalité générale des interactions : c'est ainsi que la construction de la réalité qu'expose le chercheur est tronquée au nom d'une morale contestable parce que falsificatrice. Situer l'observation des initiatives et des échanges dans les mixités, voire les métissages, qui caractérisent en premier lieu les échanges sociaux se présente donc comme une réelle exigence scientifique afin de dépasser ces négociations entre le "voir » et le « dire ». La pire des situations étant évidemment celle où les chercheurs refusent « d'aller voir » et se replient donc vers une sociologie ou une anthropologie de « l'officialité », de ce qu'il est permis ou convenable de voir et de dire.

Comment repérer, décrire et définir autrement qu'à **l'intersection** entre groupes marqués par la désignation « ethnique », les échanges sociaux qui ont constitué notre terrain de recherche ? L'appel aux propositions de Barth<sup>38</sup>, qui signalent l'ethnicité dans des situations mettant en scène, généralement dans l'espace public, des façons d'être caractéristiques de tel ou tel groupe ethnique<sup>39</sup>, ne nous permet pas d'envisager ces réciprocités et métissages. Pourtant ce sont bien ces interpénétrations de rationalités et de façons d'être qui contribuent à produire une situation générale des échanges que nous avons envisagés. Non seulement chaque population s'appuie, pour instaurer et élargir ses activités, sur celle censée différer, mais encore des modifications de comportements sociaux, s'inspirant de ceux du plus étranger, du Gitan pour le Paio, se généralisent parmi les populations assurément les mieux disposées, dans leurs milieux familiaux, à répéter les conformités normatives. La construction d'un objet de recherche autour des formes, circonstances et effets de moments où « pactisent », passent parole, ces populations différentes, afin de produire l'indispensable code d'honneur commun qui permet ces métissages, ces mobilisations, serait peut-être à même de répondre à ces questions<sup>40</sup>. Pour notre part force est de constater la fluidité des affectations ethniques.

La question sur la ou les origines du changement de comportements des jeunes de « bonne famille » ne peut se poser ainsi, en termes de causalité. Et voir un travail de sape des normes et valeurs à l'initiative du Gitan, cet inévitable et commode étranger de l'intérieur, stigmatisé à outrance en toutes époques, relève de la simplification xénophobe : outil, le Gitan l'est probablement, comme le sont tous ces jeunes, qui, des positions les plus confortables et conformes dans l'ordre social, rapinent désormais dans les espaces les plus dangereux de la déviance.

En un seul mouvement, une sorte d'emballement, les productions des psychotropes se délocalisent afin d'irriguer finement le tissu social local, les consommations se généralisent, et les populations d'origines et de statuts les plus divers s'attellent, pour

---

<sup>38</sup> P. POUTIGNAT, J. STREIFF-FENART : Les théories de l'ethnicité. PUF, 1995

<sup>39</sup> Un exemple caractéristique de ces façons du chercheur inspiré par les thèses de Barth peut se lire dans la belle thèse de Rinodo : La construction sociale de l'ethnicité en milieu urbain. Nice 1998.

<sup>40</sup> Une telle recherche gagnerait à comparer des mobilisations autour des trafics dans des villes appartenant à des aires culturelles différentes ; voir : V. RUGGIERO : La Roba. Economia e culture dell'eroina. Parma, Pratiche. 1992.

une fois solidaires, à la banalisation des trafics. Peut-être, à défaut de verser dans un discours moralisateur sur la décadence généralisée des mœurs, pourrait-on avancer l'idée que la ville a désormais envahi tous les recoins de nos sociétés, et ainsi que l'anonymat<sup>41</sup> qui lui est lié dissout la vigueur et la prégnance des exemplarités familiales. Chacun est désormais livré à son propre regard, et, à partir de quelques ruses dans la présentation de soi, à aucun autre regard. C'est peut-être là une rançon liée aux nombreux et civilisationnels effets de métissages contemporains : le « basculement » de la « vieille société », celle qui a toujours su conserver l'ordre des légitimités dans les sociétés locales, vers son contraire. Et c'est bien cette forme de l'inversion des valeurs qu'emprunte la bien réelle généralisation-banalisation des trafics et des usages des psychotropes. Si ce que nous avons observé n'est pas forme éphémère, nous entrons dans une phase de subversion des morales sociales qui a rarement connu un équivalent historique. Et aucun argument ne s'oppose à l'amplification, à la pérennisation de ce phénomène.

« Ils ont appris à jouer sur tous les tableaux. La morale et son contraire sont des morales équivalentes pour eux, selon les moments » nous disait un juge en parlant des Gitans engagés dans les trafics de psychotropes : et bien, ils ne sont désormais plus seuls à déployer de telles compétences. L'entrée en lice des jeunes des « honorables familles locales » ouvre de terrifiantes perspectives, puisque l'on parle de morale : le Gitan agrégeait quelques populations interlopes bien identifiées ; les « bons enfants » sont, eux, au cœur des dispositifs de reproduction des sociétés locales.

---

<sup>41</sup> G. SIMMEL : Métropoles et mentalités. In L'Ecole de Chicago. Op. cit.

## BIBLIOGRAPHIE

### Il s'agit des ouvrages référencés dans le texte du rapport.

- BOUHNİK P. Le monde social des usagers de drogue dans un milieu urbain défavorisé. Doctorat sociologie. Paris 8. 1994.
- BOURGOIS P. In search of respect : selling crack in El Barrio. Cambridge university press. 1995.
- CANET B. : Le conflit : évolution de la société politique des Pyrénées Orientales. DEA. Univ Perpignan. 1998.
- CATEL P. : La consommation d'héroïne dans les Pyrénées Orientales : enquête auprès des pharmaciens. AMSUD, Rapport de recherche. 1998.
- CERA : Les extrémismes de l'Atlantique à l'Oural. Ed. de l'Aube. 1996.
- CHAMBOREDON J.C., LEMAIRE M., : Proximité spatiale et distance sociale : les grands ensembles et leur peuplement. Revue Française de Sociologie. n°1, 1970.
- DIAZ A., BARRUTI M., DONCEL C. : The lines of succes. A study on the nature and extent of cocaïne use in Barcelona. ICESB and Ajuntament de Barcelona. 1992.
- DUPREZ D., KOKOREFF M., VERBEKE A. : Des produits aux carrières : contribution à une sociologie du trafic des stupéfiants. Lille CERSE, IFRESI, rapport de recherche. 1995.
- EHRENBERG A. : Drogues et médicaments psychotropes, le trouble des frontières. Paris. Ed. Esprit. 1998.
- ELIAS N. : La société des individus. Nathan. 1987.
- FAUGERON C. (dir): Regards sur la prison.
- FERRANDEZ J. : Les territoires psychotropiques. in La ville, l'argent, la mort. Generalitat de Catalunya. Barcelone. 1997.
- GOFFMAN E. : Les rites d'interaction. Ed. Minuit. Paris. 1973.
- GOTMAN A. : Dilapidation et prodigalité. Nathan, Essais et Recherches. Paris. 1994.
- GRAFMEYER Y., DANSEREAU F. (dir.) : Trajectoires familiales et espaces de vie en milieu urbain. Presses universitaires de Lyon. Coll. Transversales. 1998.
- GRAFMEYER Y. : Habiter Lyon. Presses universitaires de Lyon. 1993.
- GRAFMEYER Y., JOSEPH I. : L'école de Chicago. Ed. Aubier. Champ Urbain. 1979.
- HALBWACHS M. : La mémoire collective. PUF. Paris, 1937.
- HARVEY D.L. : Potter Addition : powerty, family and kinship in a Heartland community. New York. Aldine de Guyter. 1993.
- INGOLD F., TOUSSIRT M., COMBESQUE AM. Méthode et histoire. Apport des sciences de l'homme et de la société à la compréhension des drogues et des substances psychoactives. Rapport de Recherche. DGLDT. 1994.
- INGOLD F., TOUSSIRT M., GOLDFARB MF : tude sur l'économie souterraine de la drogue : le cas de Paris. IREP, rapport de recherche. 1995.
- LAPLANTINE F., NOUSS A. : Le métissage. Flammarion, coll. Dominos. Paris 1997.
- MARCUSE H. : Culture et société. Ed. de Minuit. 1967.

MIRET Naïk : L'immigration à Barcelone et en Catalogne. Doctorat de Géographie. Poitiers. Décembre 1997. MONICH L. : Histoires rocambolesques de l'élection cantonale de 1976 en Roussillon. Trabucaire. Perpignan. 1996.

POUTIGNAT P. STREIFF-FENART J. : Les théories de l'ethnicité. PUF 1995.

REMY J. (dir.) : Simmel, ville et modernité. Harmattan, Paris 1995.

RINODO : La construction de l'ethnicité en milieu urbain. Doctorat de sociologie. Nice 1998.

ROMANI O., DIAZ A. : Analisis de la realidad urbana. Estrategias de investigacion. V congreso de antropologia. Granada 1988.

ROMANI O. Droga i subcultura a Barcelona. Universitat de Barcelona 1982.

RUGGIERO V. : La Roba. Economie e culture dell'eroina. Parma. Pratiche. 1992.

SIEGEL R.K. : Cocaine and the privileged class. in Advances in alcohol and substance abuse. 4-2, 37-49. 1984

SIMMEL G. : Philosophie de l'argent. PUF. Paris, 1987.

SIMMEL G. : Métropoles et mentalités. In L'école de Chicago. Op. cité.

TARRIUS A., MISSAOUI L. : Arabes de France dans l'économie souterraine mondiale. Ed. Aube. 1998.

TARRIUS A. : Fin de siècle incertaine à Perpignan, drogue, pauvreté, communautés. ED. Trabucaire 1997.

TARRIUS A. : Les fourmis d'Europe. L'Harmattan. Paris. 1992.

TONNIES F. : Comunitat i associacio. Editions 62. Barcelona 1984.

TRASHER F.M. : The Gang. University of Chicago Press. 1927.

WATIER P. : La modification des formes sociales et la construction de l'individualité. in REMY J. : Georg Simmel : Ville et Modernité. L'Harmattan, Paris, 1995.

WEBER M. : L'idéologie protestante et l'esprit du capitalisme. Hachette 1978.

WHYTE WF. Street corner society. University of Chicago Press. 1943.

\*